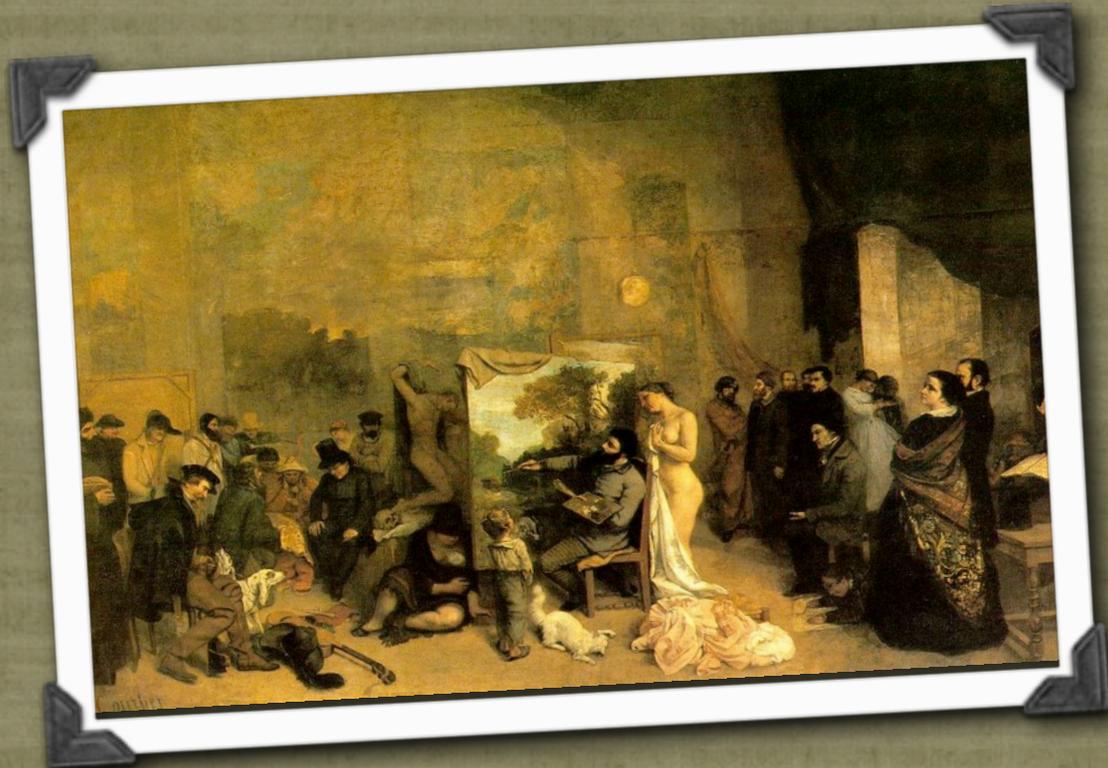


# À la plume et au pinceau...

Recueil de nouvelles du XIXe siècle sur le thème de la peinture



*Le Chef d'Œuvre Inconnu*, Honoré de Balzac

*Pierre Grassou*, Honoré de Balzac

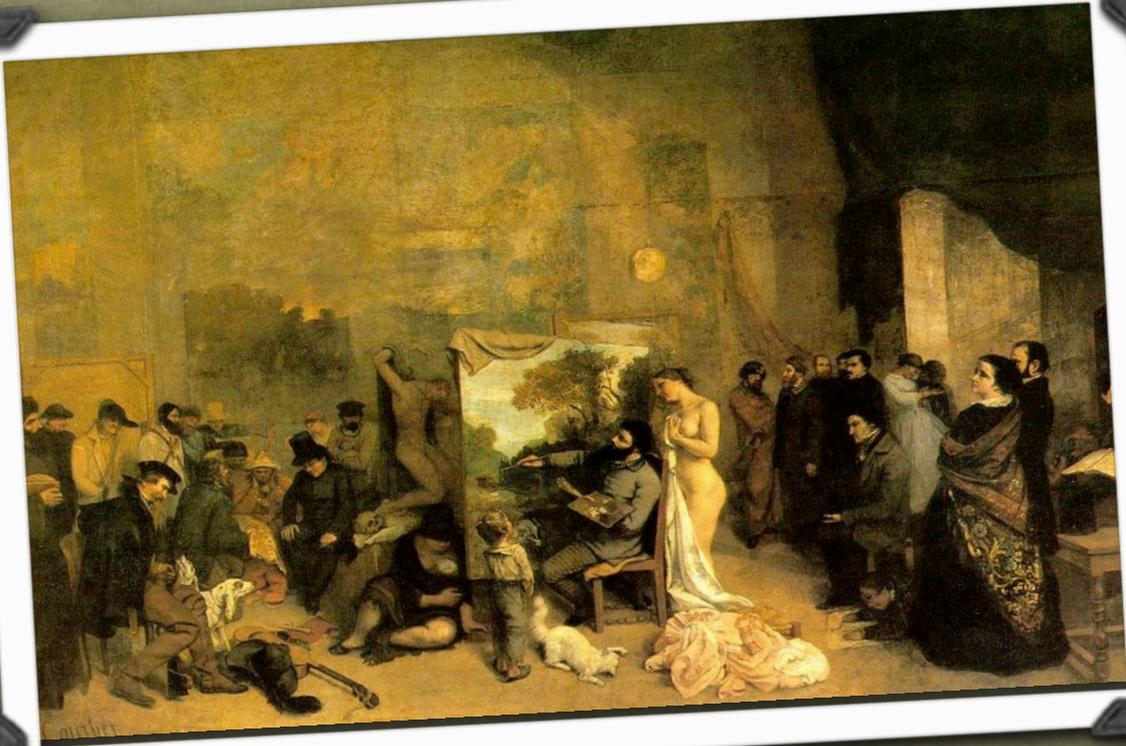
*Le Modèle*, Maupassant

*La Cour d'Artus*, E.T.A. Hoffmann

Préface rédigée par les élèves de seconde (8)



# À la plume et au pinceau



*Le Chef d'Œuvre Inconnu, Honoré de Balzac*

*Pierre Grassou, Honoré de Balzac*

*Le Modèle, Maupassant*

*La Cour d'Artus, E.T.A. Hoffmann*

## PRÉFACE

La nouvelle est un genre bref très développé au XIXe siècle. Elle présente peu de personnages et peu de lieux souvent choisis pour leur fonction symbolique. L'intérêt du lecteur est donc concentré sur une seule et même action, qui est dirigée vers un événement final destiné à faire réfléchir et à surprendre le lecteur : la chute. Publiées dans les journaux et donc accessibles à un grand public, ce genre était favori des écrivains de l'époque.

L'écrivain réaliste utilise souvent le thème de la peinture, car ces deux arts ont en commun une grande précision de l'observation et une étude attentive de la réalité.. De plus ces deux arts tendent alors à représenter des personnages ordinaires, non idéalisés. Le peintre, comme l'écrivain réaliste, a pour mission non pas de recopier la nature mais de l'exprimer au mieux selon sa vision des choses ce qui, en un sens, leur donne un intérêt l'un pour l'autre. D'ailleurs comme l'a dit Frenhofer dans le *Chef- d' oeuvre Inconnu* (nouvelle incluse dans ce recueil) : «La mission de l'art n'est pas de copier la nature mais de l'exprimer ! Tu n'es pas un vil copiste mais un poète! »<sup>1</sup>. La plupart des écrivains réalistes ont d'ailleurs été critiques d'arts : cela les incite à utiliser le champ lexical de la peinture dans leurs propres œuvres littéraires. L'écrivain réaliste emploie donc souvent le regard du peintre car il lui permet d'employer du vocabulaire technique et une vision des choses autre que celle d'un simple personnage.

Dans les différentes préfaces les auteurs nous expliquent leur point de vue sur la littérature réaliste. Ce mouvement consiste à montrer « non pas la partie banale de la vie , mais la vision la plus complète, plus saisissante, plus probante que la vie elle-même », dit Maupassant . En effet, ces récits doivent « donner une image exacte de la vie » : il lui faut donc reproduire la réalité avec une « parfaite ressemblance et a la fois communiquer aux lecteurs »<sup>2</sup> sa vision personnelle du monde.

Honoré de Balzac, dans sa nouvelle *Le Chef d' oeuvre Inconnu* nous présente trois peintre aux trois âges de la vie : le jeune peintre, qui cherche à se faire connaître, l'artiste au sommet qui cherche à se faire oublier, et le vieux maître entre génie et folie. Dans *Pierre Grassou*, il décrit au contraire un peintre dénué de talent. Le Modèle de Maupassant, met en scène un couple détruit par l'amour du peintre pour son art. La Cour d'Artus, d'E. T. A. Hoffman, nous décrit un lieu de commerce en utilisant le champ lexicale de l'art. Ce dernier texte appartient, lui au courant romantique. Le thème de la peinture présent dans les quatre nouvelles, n'y est donc pas abordé de la même façon.

PRÉFACE RÉDIGÉE PAR LES ÉLÈVES DE SECONDE (8)

---

<sup>1</sup> Honoré de Balzac, *Le Chef d' oeuvre Inconnu*, 1831

<sup>2</sup> Guy de Maupassant, Préface de *Pierre et Jean*, 1888

Honoré de  
Balzac

I

**GILLETTE**

Vers la fin de l'année 1612, par une froide matinée de décembre, un jeune homme dont le vêtement était de très mince apparence, se promenait devant la porte d'une maison située rue des Grands-Augustins, à Paris. Après avoir assez longtemps marché dans cette rue avec l'irrésolution d'un amant qui n'ose se présenter chez sa première maîtresse, quelque facile qu'elle soit, il finit par franchir le seuil de cette porte, et demanda si maître François PORBUS était en son logis. Sur la réponse affirmative que lui fit une vieille femme occupée à balayer une salle basse, le jeune homme monta lentement les degrés, et s'arrêta de marche en marche, comme quelque courtisan de fraîche date, inquiet de l'accueil que le roi va lui faire. Quand il parvint en haut de la vis, il demeura pendant un moment sur le palier, incertain s'il prendrait le heurtoir grotesque qui ornait la porte de l'atelier où travaillait sans doute le peintre de Henri IV délaissé pour Rubens par Marie de Médicis. Le jeune homme éprouvait cette sensation profonde qui a dû faire vibrer le cœur des grands artistes quand, au fort de la jeunesse et de leur amour pour l'art, ils ont abordé un homme de génie ou quelque chef-d'œuvre. Il existe dans tous les sentiments humains une fleur primitive, engendrée par un noble enthousiasme qui va toujours faiblissant jusqu'à ce que le bonheur ne soit plus qu'un souvenir et la gloire un mensonge. Parmi ces émotions fragiles, rien ne ressemble à l'amour comme la jeune passion d'un artiste commençant le délicieux supplice de sa destinée de gloire et de malheur, passion pleine d'audace et de timidité, de croyances vagues et de découragements certains. À celui qui léger d'argent, qui adolescent de génie, n'a pas vivement palpité en se présentant devant un maître, il manquera toujours une corde dans le cœur, je ne sais quelle touche de pinceau, un sentiment dans l'œuvre, une certaine expression de poésie. Si quelques fanfarons bouffis d'eux-mêmes croient trop tôt à l'avenir, ils ne sont gens d'esprit que pour les sots. À ce compte, le jeune inconnu paraissait avoir un vrai mérite, si le talent doit se mesurer sur cette timidité première, sur cette pudeur indéfinissable que les gens promis à la gloire savent perdre dans l'exercice de leur art, comme les jolies femmes perdent la leur dans le manège de la coquetterie. L'habitude du triomphe amoindrit le doute, et la pudeur est un doute peut-être.

Accablé de misère et surpris en ce moment de son outrecuidance, le pauvre néophyte ne serait pas entré chez le peintre auquel nous devons l'admirable portrait de Henri IV, sans un secours extraordinaire que lui envoya le hasard. Un vieillard vint à monter l'escalier. À la bizarrerie de son costume, à la magnificence de son rabat de dentelle, à la prépondérante sécurité de la démarche, le jeune homme devina dans ce personnage ou le protecteur ou l'ami du peintre ; il se recula sur le palier pour lui faire place, et l'examina curieusement, espérant trouver en lui la bonne nature d'un artiste ou le caractère serviable des gens qui aiment les arts ; mais il aperçut quelque

chose de diabolique dans cette figure, et surtout ce je ne sais quoi qui affriande les artistes. Imaginez un front chauve, bombé, proéminent, retombant en saillie sur un petit nez écrasé, retroussé du bout comme celui de Rabelais ou de Socrate ; une bouche rieuse et ridée, un menton court, fièrement relevé, garni d'une barbe grise taillée en pointe, des yeux vert de mer ternis en apparence par l'âge, mais qui par le contraste du blanc nacré dans lequel flottait la prunelle devaient parfois jeter des regards magnétiques au fort de la colère ou de l'enthousiasme. Le visage était d'ailleurs singulièrement flétri par les fatigues de l'âge, et plus encore par ces pensées qui creusent également l'âme et le corps. Les yeux n'avaient plus de cils, et à peine voyait-on quelques trace de sourcils au-dessus de leurs arcades saillantes. Mettez cette tête sur un corps fluet et débile, entourez-la d'une dentelle étincelante de blancheur, et travaillée comme une truelle à poisson, jetez sur le pourpoint noir du vieillard une lourde chaîne d'or, et vous aurez une image imparfaite de ce personnage auquel le jour faible de l'escalier prêtait encore une couleur fantastique. Vous eussiez dit d'une toile de Rembrandt marchant silencieusement et sans cadre dans la noire atmosphère que s'est appropriée ce grand peintre. Le vieillard jeta sur le jeune homme un regard empreint de sagacité, frappa trois coups à la porte, et dit à un homme valétudinaire, âgé de quarante ans environ, qui vint ouvrir : — — Bonjour, maître.



MAÎTRE FRENDOUE.

Le visage était d'ailleurs singulièrement flétri.

(L'ŒUVRE D'ŒUVRE INCONNU.)

Porbus s'inclina respectueusement, il laissa entrer le jeune homme en le croyant amené par le vieillard et s'inquiéta d'autant moins de lui que le néophyte demeura sous le charme que doivent éprouver les peintres-nés à l'aspect du premier atelier qu'ils voient et où se révèlent quelques-uns des procédés matériels de l'art. Un vitrage ouvert dans la voûte éclairait l'atelier de maître Porbus. Concentré sur une toile accrochée au chevalet, et qui n'était encore touchée que de trois ou quatre traits blancs, le jour n'atteignait pas jusqu'aux noires profondeurs des angles de cette vaste pièce ; mais quelques reflets égarés allumaient dans cette ombre rousse une paillette argentée au ventre d'une cuirasse de reître suspendue à la muraille, rayaient d'un brusque sillon de lumière la corniche sculptée et cirée d'un antique dressoir chargé de vaisselles curieuses, où piquaient de points éclatants la trame grenue de quelques vieux rideaux de brocart d'or aux grands plis cassés, jetés là comme modèle. Des écorchés de plâtre, des fragments et des torsos de déesses antiques, amoureusement polis par les baisers des siècles, jonchaient les tablettes et les consoles. D'innombrables ébauches, des études aux trois crayons, à la sanguine ou à la plume, couvraient les murs jusqu'au plafond. Des boîtes à couleurs, des bouteilles d'huile et d'essence, des escabeaux renversés ne laissaient qu'un étroit chemin pour arriver sous l'auréole que projetait la haute verrière dont les rayons tombaient à plein sur la pâle figure de Porbus et sur le crâne d'ivoire de l'homme singulier. L'attention du jeune homme fut bientôt exclusivement acquise à un tableau qui, par ce temps de trouble et de révolutions, était déjà devenu célèbre, et que visitaient quelques-uns de ces entêtés auxquels on doit la conservation du feu sacré pendant les jours mauvais. Cette belle page représentait une Marie égyptienne se disposant à payer le passage du bateau. Ce chef-d'œuvre, destiné à Marie de Médicis, fut vendu par elle aux jours de sa misère.

— Ta sainte me plaît, dit le vieillard à Porbus, et je te la paierais dix écus d'or au-delà du prix que donne la reine ; mais aller sur ses brisées ?... Du Diable !

— Vous la trouvez bien ?

— Heu ! heu ! fit le vieillard, bien ?... Oui et non. Ta bonne femme n'est pas mal troussée, mais elle ne vit pas. Vous autres, vous croyez avoir tout fait lorsque vous avez dessiné correctement une figure et mis chaque chose à sa place d'après les lois de l'anatomie ! Vous colorez ce linéament avec un ton de chair fait d'avance sur votre palette en ayant soin de tenir un côté plus sombre que l'autre, et parce que vous regardez de temps en temps une femme nue qui se tient debout sur une table, vous croyez avoir copié la nature, vous vous imaginez être des peintres et avoir dérobé le secret de Dieu !... Prrr ! Il ne suffit pas pour être un grand poète de savoir à fond la syntaxe et de ne pas faire de faute de langue ! Regarde ta sainte, Porbus ! Au premier aspect, elle semble admirable ; mais au second coup d'œil on s'aperçoit qu'elle est collée au fond de la toile et qu'on ne pourrait pas faire le tour de son corps. C'est une silhouette qui n'a qu'une seule face, c'est une apparence découpée, une image qui ne saurait se retourner, ni changer de position. Je ne sens pas d'air entre ce bras et le champ du tableau ; l'espace et la profondeur manquent ; cependant tout est bien en perspective et la dégradation aérienne est exactement observée. Mais, malgré de si louables efforts, je ne saurais croire que ce beau corps soit animé par le tiède souffle de la vie. Il me semble que si je portais la main sur cette gorge d'une si ferme rondeur, je la trouverais froide comme du marbre ! Non, mon ami, le sang ne court pas sous cette peau d'ivoire, l'existence ne gonfle pas de sa rosée de pourpre les veines et les fibrilles qui s'entrelacent en réseaux sous la transparence ambrée des tempes et de la poitrine. Cette place palpite, mais cette autre est immobile, la vie et la

mort luttent dans chaque détail : ici c'est une femme, là une statue, plus loin un cadavre. Ta création est incomplète. Tu n'as pu souffler qu'une portion de ton âme à ton œuvre chérie. Le flambeau de Prométhée s'est éteint plus d'une fois dans tes mains, et beaucoup d'endroits de ton tableau n'ont pas été touchés par la flamme céleste.

— Mais pourquoi, mon cher maître ? dit respectueusement Porbus au vieillard tandis que le jeune homme avait peine à réprimer une forte envie de le battre.

— Ah ! Voilà, dit le petit vieillard. Tu as flotté indécis entre les deux systèmes, entre le dessin et la couleur, entre le flegme minutieux, la raideur précise des vieux maîtres allemands et l'ardeur éblouissante, l'heureuse abondance des maîtres italiens. Tu as voulu imiter à la fois Hans Holbein et Titien, Albrecht Dürer et Paul Véronèse. Certes c'était là une magnifique ambition ! Mais qu'est-il arrivé ? Tu n'as eu ni le charme sévère de la sécheresse, ni les décevantes magies du clair-obscur. Dans cet endroit, comme un bronze en fusion qui crève son trop faible moule, la riche et blonde couleur du Titien a fait éclater le maigre contour d'Albrecht Dürer où tu l'avais coulée. Ailleurs, le linéament a résisté et contenu les magnifiques débordements de la palette vénitienne. Ta figure n'est ni parfaitement dessinée, ni parfaitement peinte, et porte partout les traces de cette malheureuse indécision. Si tu ne te sentais pas assez fort pour fondre ensemble au feu de ton génie les deux manières rivales, il fallait opter franchement entre l'une ou l'autre, afin d'obtenir l'unité qui simule une des conditions de la vie. Tu n'es vrai que dans les milieux, tes contours sont faux, ne s'enveloppent pas et ne promettent rien par derrière. Il y a de la vérité ici, dit le vieillard en montrant la poitrine de la sainte. — — Puis, ici, reprit-il en indiquant le point où sur le tableau finissait l'épaule. — — Mais là, fit-il en revenant au milieu de la gorge, tout est faux. N'analysons rien, ce serait faire ton désespoir.

Le vieillard s'assit sur une escabelle, se tint la tête dans les mains et resta muet.

— Maître, lui dit Porbus, j'ai cependant bien étudié sur le nu cette gorge ; mais, pour notre malheur, il est des effets vrais dans la nature qui ne sont plus probables sur la toile.

— La mission de l'art n'est pas de copier la nature, mais de l'exprimer ! Tu n'es pas un vil copiste, mais un poète ! s'écria vivement le vieillard en interrompant Porbus par un geste despotique. Autrement un sculpteur serait quitte de tous ses travaux en moulant une femme ! Hé ! Bien ! Essaye de mouler la main de ta maîtresse et de la poser devant toi, tu trouveras un horrible cadavre sans aucune ressemblance, et tu seras forcé d'aller trouver le ciseau de l'homme qui, sans te la copier exactement, t'en figurera le mouvement et la vie. Nous avons à saisir l'esprit, l'âme, la physionomie des choses et des êtres. Les effets ! les effets ! mais ils sont les accidents de la vie et non la vie. Une main, puisque j'ai pris cet exemple, une main ne tient pas seulement au corps, elle exprime et continue une pensée qu'il faut saisir et rendre. Ni le peintre, ni le poète, ni le sculpteur ne doivent séparer l'effet de la cause qui sont invinciblement l'un dans l'autre ! La véritable lutte est là ! Beaucoup de peintres triomphent instinctivement sans connaître ce thème de l'art. Vous dessinez une femme, mais vous ne la voyez pas ! Ce n'est pas ainsi que l'on parvient à forcer l'arcane de la nature. Votre main reproduit, sans que vous y pensiez, le modèle que vous avez copié chez votre maître. Vous ne descendez pas assez dans

l'intimité de la forme, vous ne la poursuivez pas avec assez d'amour et de persévérance dans ses détours et dans ses fuites. La beauté est une chose sévère et difficile qui ne se laisse point atteindre ainsi, il faut attendre ses heures, l'épier, la presser et l'enlacer étroitement pour la forcer à se rendre. La Forme est un Protée bien plus insaisissable et plus fertile en replis que le Protée de la fable, ce n'est qu'après de longs combats qu'on peut la contraindre à se montrer sous son véritable aspect ; vous autres ! vous vous contentez de la première apparence qu'elle vous livre, ou tout au plus de la seconde, ou de la troisième ; ce n'est pas ainsi qu'agissent les victorieux lutteurs ! Ces peintres invaincus ne se laissent pas tromper à tous ces faux-fuyants, ils persévèrent jusqu'à ce que la nature en soit réduite à se montrer toute nue et dans son véritable esprit. Ainsi a procédé Raphaël, dit le vieillard en ôtant son bonnet de velours noir pour exprimer le respect que lui inspirait le roi de l'art, sa grande supériorité vient du sens intime qui, chez lui, semble vouloir briser la Forme. La Forme est, dans ses figures, ce qu'elle est chez nous, un truchement pour se communiquer des idées, des sensations, une vaste poésie. Toute figure est un monde, un portrait dont le modèle est apparu dans une vision sublime, teint de lumière, désigné par une voix intérieure, dépouillé par un doigt céleste qui a montré, dans le passé de toute une vie, les sources de l'expression. Vous faites à vos femmes de belles robes de chair, de belles draperies de cheveux, mais où est le sang, qui engendre le calme ou la passion et qui cause des effets particuliers ? Ta sainte est une femme brune, mais ceci, mon pauvre Porbus, est d'une blonde ! Vos figures sont alors de pâles fantômes colorés que vous nous promenez devant les yeux, et vous appelez cela de la peinture et de l'art. Parce que vous avez fait quelque chose qui ressemble plus à une femme qu'à une maison, vous pensez avoir touché le but, et, tout fiers de n'être plus obligés d'écrire à côté de vos figures, *currus venustus* ou *pulcher homo*, comme les premiers peintres, vous vous imaginez être des artistes merveilleux ! Ha ! ha ! vous n'y êtes pas encore, mes braves compagnons, il vous faudra user bien des crayons, couvrir bien des toiles avant d'arriver. Assurément, une femme porte sa tête de cette manière, elle tient sa jupe ainsi, ses yeux s'alanguissent et se fondent avec cet air de douceur résignée, l'ombre palpitante des cils flotte ainsi sur les joues ! C'est cela, et ce n'est pas cela. Qu'y manque-t-il ? un rien, mais ce rien est tout. Vous avez l'apparence de la vie, mais vous n'exprimez pas son trop-plein qui déborde, ce je ne sais quoi qui est l'âme peut-être et qui flotte nuageusement sur l'enveloppe ; enfin cette fleur de vie que Titien et Raphaël ont surprise. En partant du point extrême ici vous arrivez, on ferait peut-être d'excellente peinture ; mais vous vous laissez trop vite. Le vulgaire admire, et le vrai connaisseur sourit. Ô Mabuse, ô mon maître, ajouta ce singulier personnage, tu es un voleur, tu as emporté la vie avec toi ! — À cela près, reprit-il, cette toile vaut mieux que les peintures de ce faquin de Rubens avec ses montagnes de viandes flamandes, saupoudrées de vermillon, ses ondées de chevelures rousses, et son tapage de couleurs. Au moins, avez-vous là couleur, sentiment et dessin, les trois parties essentielles de l'Art.

— Mais cette sainte est sublime, bon homme ! s'écria d'une voix forte le jeune homme en sortant d'une rêverie profonde. Ces deux figures, celle de la sainte et celle du batelier, ont une finesse d'intention ignorée des peintres italiens, je n'en sais pas un seul qui eût inventé l'indécision du batelier.

— Ce petit drôle est-il à vous ? demanda Porbus au vieillard.

— Hélas ! maître, pardonnez à ma hardiesse, répondit le néophyte en rougissant. Je suis inconnu, barbouilleur d'instinct, et arrivé depuis peu dans cette ville, source de toute science.

— À l'œuvre ! lui dit Porbus en lui présentant un crayon rouge et une feuille de papier.

L'inconnu copia lestement la Marie au trait.

— Oh ! oh ! s'écria le vieillard. Votre nom ?

Le jeune homme écrivit au bas Nicolas Poussin.

— Voilà qui n'est pas mal pour un commençant, dit le singulier personnage qui discourait si follement. Je vois que l'on peut parler peinture devant toi. Je ne te blâme pas d'avoir admiré la sainte de Porbus. C'est un chef-d'œuvre pour tout le monde, et les initiés aux plus profonds arcanes de l'art peuvent seuls découvrir en quoi elle pêche. Mais puisque tu es digne de la leçon, et capable de comprendre, je vais te faire voir combien peu de chose il faudrait pour compléter cette œuvre. Sois tout œil et tout attention, une pareille occasion de t'instruire ne se représentera peut-être jamais. Ta palette, Porbus ?

Porbus alla chercher palette et pinceaux. Le petit vieillard retroussa ses manches avec un mouvement de brusquerie convulsive, passa son pouce dans la palette diaprée et chargée de tons que Porbus lui tendait ; il lui arracha des mains plutôt qu'il ne les prit une poignée de brosses de toutes dimensions, et sa barbe taillée en pointe se remua soudain par des efforts menaçants qui exprimaient le prurit d'une amoureuse fantaisie. Tout en chargeant son pinceau de couleur, il grommelait entre ses dents : — — Voici des tons bons à jeter par la fenêtre avec celui qui les a composés, ils sont d'une crudité et d'une fausseté révoltantes, comment peindre avec cela ? Puis il trempait avec une vivacité fébrile la pointe de la brosse dans les différents tas de couleurs dont il parcourait quelquefois la gamme entière plus rapidement qu'un organiste de cathédrale ne parcourt l'étendue de son clavier à l'O Filii de Pâques.

Porbus et Poussin se tenaient immobiles chacun d'un côté de la toile, plongés dans la plus véhémement contemplation.

— Vois-tu, jeune homme, disait le vieillard sans se détourner, vois-tu comme au moyen de trois ou quatre touches et d'un petit glacis bleuâtre, on pouvait faire circuler l'air autour de la tête de cette pauvre sainte qui devait étouffer et se sentir prise dans cette atmosphère épaisse ! Regarde comme cette draperie voltige à présent et comme on comprend que la brise la soulève ! Auparavant elle avait l'air d'une toile empesée et soutenue par des épingles. Remarques-tu comme le luisant satiné que je viens de poser sur la poitrine rend bien la grasse souplesse d'une peau de jeune fille, et comme le ton mélangé de brun-rouge et d'ocre calciné réchauffe la grise froideur de cette grande ombre où le sang se figeait au lieu de courir. Jeune homme, jeune homme, ce que je te montre là, aucun maître ne pourrait te l'enseigner. Mabuse seul possédait le secret de donner de la vie aux figures. Mabuse n'a eu qu'un élève, qui est moi. Je n'en ai pas eu, et je suis vieux ! Tu as assez d'intelligence pour deviner le reste, par ce que je te laisse entrevoir.

Tout en parlant, l'étrange vieillard touchait à toutes les parties du tableau : ici deux coups de pinceau, là un seul, mais toujours si à propos qu'on aurait dit une nouvelle

peinture, mais une peinture trempée de lumière. Il travaillait avec une ardeur si passionnée que la sueur se perla sur son front dépouillé ; il allait si rapidement par de petits mouvements si impatients, si saccadés, que, pour le jeune Poussin il semblait qu'il y eût dans le corps de ce bizarre personnage un démon qui agissait par ses mains en les prenant fantastiquement contre le gré de l'homme. L'éclat surnaturel des yeux, les convulsions qui semblaient l'effet d'une résistance donnaient à cette idée un semblant de vérité qui devait agir sur une jeune imagination. Le vieillard allait disant : — — paf, paf, paf ! voilà comment cela se beurre, jeune homme ! venez, mes petites touches, faites-moi roussir ce ton glacial ! Allons donc ! Pon ! Pon ! Pon ! disait-il en réchauffant les parties où il avait signalé un défaut de vie, en faisant disparaître par quelques plaques de couleur les différences de tempérament, et rétablissant l'unité de ton que voulait une ardente Egyptienne.

— Vois-tu, petit, il n'y a que le dernier coup de pinceau qui compte. Porbus en a donné cent, moi, je n'en donne qu'un. Personne ne nous sait gré de ce qui est dessous. Sache bien cela !

Enfin ce démon s'arrêta, et se tournant vers Porbus et Poussin muets d'admiration, il leur dit : — — Cela ne vaut pas encore ma Belle-Noiseuse, cependant on pourrait mettre son nom au bas d'une pareille œuvre. Oui, je la signerais, ajouta-t-il en se levant pour prendre un miroir dans lequel il la regarda. — — Maintenant, allons déjeuner, dit-il. Venez tous deux à mon logis. J'ai du jambon fumé, du bon vin ! Hé ! Hé ! malgré le malheur des temps, nous causerons peinture ! Nous sommes de force. Voici un petit bonhomme, ajouta-t-il en frappant sur l'épaule de Nicolas Poussin, qui a de la facilité.

Apercevant alors la piètre casaque du Normand, il tira de sa ceinture une bourse de peau, y fouilla, prit deux pièces d'or, et les lui montrant : — — J'achète ton dessin, dit-il.

— Prends, dit Porbus à Poussin en le voyant tressaillir et rougir de honte, car ce jeune adepte avait la fierté du pauvre. Prends donc, il a dans son escarcelle la rançon de deux rois !

Tous trois, ils descendirent de l'atelier et cheminèrent en devisant sur les arts, jusqu'à une belle maison de bois, située près du pont Saint-Michel, et dont les ornements, le heurtoir, les encadrements de croisées, les arabesques émerveillèrent Poussin. Le peintre en espérance se trouva tout à coup dans une salle basse, devant un bon feu, près d'une table chargée de mets appétissants, et par un bonheur inouï, dans la compagnie de deux grands artistes pleins de bonhomie.

— Jeune homme, lui dit Porbus en le voyant ébahi devant un tableau, ne regardez pas trop cette toile, vous tomberiez dans le désespoir.

C'était l'Adam que fit Mabuse pour sortir de prison où ses créanciers le retinrent si longtemps. Cette figure offrait, en effet, une telle puissance de réalité, que Nicolas Poussin commença dès ce moment à comprendre le véritable sens des confuses paroles dites par le vieillard. Celui-ci regardait le tableau d'un air satisfait, mais sans enthousiasme, et semblait dire « J'ai fait mieux ! »

— Il y a de la vie, dit-il. Mon pauvre maître s'y est surpassé ; mais il manquait encore un peu de vérité dans le fond de la toile. L'homme est bien vivant, il se lève et va venir à nous. Mais l'air, le ciel, le vent que nous respirons, voyons et sentons, n'y

sont pas. Puis il n'y a encore là qu'un homme ! Or le seul homme qui soit immédiatement sorti des mains de Dieu, devait avoir quelque chose de divin qui manque. Mabuse le disait lui-même avec dépit quand il n'était pas ivre.

Poussin regardait alternativement le vieillard et Porbus avec une inquiète curiosité. Il s'approcha de celui-ci comme pour lui demander le nom de leur hôte ; mais le peintre se mit un doigt sur les lèvres d'un air de mystère, et le jeune homme, vivement intéressé, garda le silence, espérant que tôt ou tard quelque mot lui permettrait de deviner le nom de son hôte, dont la richesse et les talents étaient suffisamment attestés par le respect que Porbus lui témoignait, et par les merveilles entassées dans cette salle.

Poussin, voyant sur la sombre boiserie de chêne un magnifique portrait de femme, s'écria : — — Quel beau Giorgion !

— Non ! répondit le vieillard, vous voyez un de mes premiers barbouillages !

— Tudieu ! je suis donc chez le dieu de la peinture, dit naïvement le Poussin.

Le vieillard sourit comme un homme familiarisé depuis longtemps avec cet éloge.

— Maître Frenhofer ! dit Porbus, ne sauriez-vous faire venir un peu de votre bon vin du Rhin pour moi ?

— Deux pipes, répondit le vieillard. Une pour m'acquitter du plaisir que j'ai eu ce matin en voyant ta jolie pécheresse, et l'autre comme un présent d'amitié.

— Ah ! si je n'étais pas toujours souffrant, reprit Porbus, et si vous vouliez me laisser voir votre Belle-Noiseuse, je pourrais faire quelque peinture haute, large et profonde, où les figures seraient de grandeur naturelle.

— Montrer mon œuvre, s'écria le vieillard tout ému. Non, non, je dois la perfectionner encore. Hier, vers le soir, dit-il, j'ai cru avoir fini. Ses yeux me semblaient humides, sa chair était agitée. Les tresses de ses cheveux remuaient. Elle respirait ! Quoique j'aie trouvé le moyen de réaliser sur une toile plate le relief et la rondeur de la nature, ce matin, au jour, j'ai reconnu mon erreur. Ah ! pour arriver à ce résultat glorieux, j'ai étudié à fond les grands maîtres du coloris, j'ai analysé et soulevé couche par couche les tableaux de Titien, ce roi de la lumière ; j'ai, comme ce peintre souverain, ébauché ma figure dans un ton clair avec une pâte souple et nourrie, car l'ombre n'est qu'un accident, retiens cela, petit. Puis je suis revenu sur mon œuvre, et au moyen de demi-teintes et de glacis dont je diminuais de plus en plus la transparence, j'ai rendu les ombres les plus vigoureuses et jusqu'aux noirs les plus fouillés ; car les ombres des peintres ordinaires sont d'une autre nature que leurs tons éclairés ; c'est du bois, de l'airain, c'est tout ce que vous voudrez, excepté de la chair dans l'ombre. On sent que si leur figure changeait de position, les places ombrées ne se nettoieraient pas et ne deviendraient pas lumineuses. J'ai évité ce défaut où beaucoup d'entre les plus illustres sont tombés, et chez moi la blancheur se révèle sous l'opacité de l'ombre la plus soutenue ! Comme une foule d'ignorants qui s'imaginent dessiner correctement parce qu'ils font un trait soigneusement ébarbé, je n'ai pas marqué sèchement les bords extérieurs de ma figure et fait ressortir jusqu'au moindre détail anatomique, car le corps humain ne finit pas par des lignes. En cela les sculpteurs peuvent plus approcher de la vérité que nous autres. La nature comporte une suite de rondeurs qui s'enveloppent les unes dans les autres.

Rigoureusement parlant, le dessin n'existe pas ! Ne riez pas, jeune homme ! Quoique singulier que vous paraisse ce mot, vous en comprendrez quelque jour les raisons. La ligne est le moyen par lequel l'homme se rend compte de l'effet de la lumière sur les objets ; mais il n'y a pas de lignes dans la nature où tout est plein : c'est en modelant qu'on dessine, c'est-à-dire qu'on détache les choses du milieu où elles sont, la distribution du jour donne seule l'apparence au corps ! Aussi n'ai-je pas arrêté les linéaments, j'ai répandu sur les contours un nuage de demi-teintes blondes et chaudes qui fait que l'on ne saurait précisément poser le doigt sur la place où les contours se rencontrent avec les fonds. De près, ce travail semble cotonneux et paraît manquer de précision, mais à deux pas, tout se raffermi, s'arrête et se détache ; le corps tourne, les formes deviennent saillantes, l'on sent l'air circuler tout autour. Cependant je ne suis pas encore content, j'ai des doutes. Peut-être faudrait-il ne pas dessiner un seul trait, et vaudrait-il mieux attaquer une figure par le milieu en s'attachant d'abord aux saillies les plus éclairées, pour passer ensuite aux portions les plus sombres. N'est-ce pas ainsi que procède le soleil, ce divin peintre de l'univers. Oh ! nature ! nature ! qui jamais t'a surprise dans tes fuites ! Tenez, le trop de science, de même que l'ignorance, arrive à une négation. Je doute de mon œuvre !

Le vieillard fit une pause, puis il reprit : — Voilà dix ans, jeune homme, que je travaille ; mais que sont dix petites années quand il s'agit de lutter avec la nature ? Nous ignorons le temps qu'employa le seigneur Pygmalion pour faire la seule statue qui ait marché !

Le vieillard tomba dans une rêverie profonde, et resta les yeux fixes en jouant machinalement avec son couteau.

— Le voila en conversation avec son esprit, dit Porbus à voix basse.

À ce mot, Nicolas Poussin se sentit sous la puissance d'une inexplicable curiosité d'artiste. Ce vieillard aux yeux blancs, attentif et stupide, devenu pour lui plus qu'un homme, lui apparut comme un génie fantasque qui vivait dans une sphère inconnue. Il réveillait mille idées confuses en l'âme. Le phénomène moral de cette espèce de fascination ne peut pas plus se définir qu'on ne peut traduire l'émotion excitée par un chant qui rappelle la patrie au cœur de l'exilé. Le mépris que ce vieil homme affectait d'exprimer pour les plus belles tentatives de l'art, sa richesse, ses manières, les déférences de Porbus pour lui, cette œuvre tenue si longtemps secrète, œuvre de patience, œuvre de génie sans doute, s'il fallait en croire la tête de Vierge que le jeune Poussin avait si franchement admirée, et qui belle encore, même près de l'Adam de Mabuse, attestait le faire impérial d'un des princes de l'art ; tout en ce vieillard allait au delà des bornes de la nature humaine. Ce que la riche imagination de Nicolas Poussin put saisir de clair et de perceptible en voyant cet être surnaturel, était une complète image de la nature artiste, de cette nature folle à laquelle tant de pouvoirs sont confiés, et qui trop souvent en abuse, emmenant la froide raison, les bourgeois et même quelques amateurs, à travers mille routes pierreuses, où, pour eux, il n'y a rien ; tandis que folâtre en ces fantaisies, cette fille aux ailes blanches y découvre des épopées, des châteaux, des œuvres d'art. Nature moqueuse et bonne, féconde et pauvre ! Ainsi, pour l'enthousiaste Poussin, ce vieillard était devenu, par une transfiguration subite, l'Art lui-même, l'Art avec ses secrets, ses fougues et ses rêveries.

— Oui, mon cher Porbus, reprit Frenhofer, il m'a manqué jusqu'à présent de rencontrer une femme irréprochable, un corps dont les contours soient d'une beauté

parfaite, et dont la carnation... Mais où est-elle vivante, dit-il en s'interrompant, cette introuvable Vénus des anciens, si souvent cherchée, et de qui nous rencontrons à peine quelques beautés éparses ? Oh ! pour voir un moment, une seule fois, la nature divine, complète, l'idéal enfin, je donnerais toute ma fortune, mais j'irais te chercher dans tes limbes, beauté céleste ! Comme Orphée, je descendrais dans l'enfer de l'art pour en ramener la vie.

— Nous pouvons partir d'ici, dit Porbus à Poussin, il ne nous entend plus, ne nous voit plus !

— Allons à son atelier, répondit le jeune homme émerveillé.

— Oh ! le vieux reître a su en défendre l'entrée. Ses trésors sont trop bien gardés pour que nous puissions y arriver. Je n'ai pas attendu votre avis et votre fantaisie pour tenter l'assaut du mystère.

— Il y a donc un mystère ?

— Oui, répondit Porbus. Le vieux Frenhofer est le seul élève que Mabuse ait voulu faire. Devenu son ami, son sauveur, son père, Frenhofer a sacrifié la plus grande partie de ses trésors à satisfaire les passions de Mabuse ; en échange, Mabuse lui a légué le secret du relief, le pouvoir de donner aux figures cette vie extraordinaire, cette fleur de nature, notre désespoir éternel, mais dont il possédait si bien le faire, qu'un jour, ayant vendu et bu le damas à fleurs avec lequel il devait s'habiller à l'entrée de Charles-Quint, il accompagna son maître avec un vêtement de papier peint en damas. L'éclat particulier de l'étoffe portée par Mabuse surprit l'empereur, qui, voulant en faire compliment au protecteur du vieil ivrogne, découvrit la supercherie. Frenhofer est un homme passionné pour notre art, qui voit plus haut et plus loin que les autres peintres. Il a profondément médité sur les couleurs, sur la vérité absolue de la ligne ; mais, à force de recherches, il est arrivé à douter de l'objet même de ses recherches. Dans ses moments de désespoir, il prétend que le dessin n'existe pas et qu'on ne peut rendre avec des traits que des figures géométriques ; ce qui est au delà du vrai, puisque avec le trait et le noir, qui n'est pas une couleur, on peut faire une figure ; ce qui prouve que notre art est, comme la nature, composé d'une infinité d'éléments : le dessin donne un squelette, la couleur est la vie, mais la vie sans le squelette est une chose plus incomplète que le squelette sans la vie. Enfin, il y a quelque chose de plus vrai que tout ceci, c'est que la pratique et l'observation sont tout chez un peintre, et que si le raisonnement et la poésie se querellent avec les brosses, on arrive au doute comme le bonhomme, qui est aussi fou que peintre. Peintre sublime, il a eu le malheur de naître riche, ce qui lui a permis de divaguer. Ne l'imites pas ! Travaillez ! les peintres ne doivent méditer que les brosses à la main.

— Nous y pénétrerons, s'écria le Poussin n'écoutant plus Porbus et ne doutant plus de rien.

Porbus sourit à l'enthousiasme du jeune inconnu, et le quitta en l'invitant à venir le voir.

Nicolas Poussin revint à pas lents vers la rue de la harpe, et dépassa sans s'en apercevoir la modeste hôtellerie où il était logé. Montant avec une inquiète promptitude son misérable escalier, il parvint à une chambre haute, située sous une toiture en colombage, naïve et légère couverture des maisons du vieux Paris. Près de l'unique et sombre fenêtre de cette chambre, il vit une jeune fille qui, au bruit de la

porte, se dressa soudain par un mouvement d'amour ; elle avait reconnu le peintre à la manière dont il avait attaqué le loquet.

— Qu'as-tu ? lui dit-elle.

— J'ai, j'ai, s'écria-t-il en étouffant de plaisir, que je me suis senti peintre ! J'avais douté de moi jusqu'à présent, mais ce matin j'ai cru en moi-même ! Je puis être un grand homme ! Va, Gillette, nous serons riches, heureux ! Il y a de l'or dans ces pinceaux.

Mais il se tut soudain. Sa figure grave et vigoureuse perdit son expression de joie quand il compara l'immensité de ses espérances à la médiocrité de ses ressources. Les murs étaient couverts de simples papiers chargés d'esquisses au crayon. Il ne possédait pas quatre toiles propres. Les couleurs avaient alors un haut prix, et le pauvre gentilhomme voyait sa palette à peu près nue. Au sein de cette misère, il possédait et ressentait d'incroyables richesses de cœur, et la surabondance d'un génie dévorant. Amené à Paris par un gentilhomme de ses amis, ou peut-être par son propre talent, il y avait rencontré soudain une maîtresse, une de ces âmes nobles et généreuses qui viennent souffrir près d'un grand homme, en épousant les misères et s'efforcent de comprendre leurs caprices ; forte pour la misère et l'amour, comme d'autres sont intrépides à porter le luxe, à faire parader leur insensibilité. Le sourire errant sur les lèvres de Gillette dorait ce grenier et rivalisait avec l'éclat du ciel. Le soleil ne brillait pas toujours, tandis qu'elle était toujours là, recueillie dans sa passion, attachée à son bonheur, à sa souffrance, consolant le génie qui débordait dans l'amour avant de s'emparer de l'art.

— Ecoute, Gillette, viens.

L'obéissante et joyeuse fille sauta sur les genoux du peintre. Elle était toute grâce, toute beauté, jolie comme un printemps, parée de toutes les richesses féminines et les éclairant par le feu d'une belle âme.

— O Dieu ! s'écria-t-il, je n'oserai jamais lui dire.

— Un secret ? reprit elle, je veux le savoir.

Le Poussin resta rêveur.

— Parle donc.

— Gillette ! pauvre cœur aimé.

— Oh ! tu veux quelque chose de moi ?

— Oui.

— Si tu désires que je pose encore devant toi comme l'autre jour, reprit-elle d'un petit air boudeur, je n'y consentirai plus jamais, car, dans ces moments-là, tes yeux ne me disent plus rien. Tu ne penses plus à moi, et cependant tu me regardes.

— Aimerais-tu mieux me voir copiant une autre femme ?

— Peut-être, dit-elle, si elle était bien laide.

— Eh ! bien, reprit Poussin d'un ton sérieux, si pour ma gloire à venir, si pour me faire grand peintre, il fallait aller poser chez un autre ?

— Tu veux m'éprouver, dit-elle. Tu sais bien que je n'irais pas.

Le Poussin pencha sa tête sur sa poitrine comme un homme qui succombe à une joie ou à une douleur trop forte pour son âme.

— Ecoute, dit-elle en tirant Poussin par la manche de son pourpoint usé, je t'ai dit, Nick, que je donnerais ma vie pour toi : mais je ne t'ai jamais promis, moi vivante, de renoncer à mon amour.

— Y renoncer ? s'écria Poussin.

— Si je me montrais ainsi à un autre, tu ne m'aimerais plus. Et moi-même je me trouverais indigne de toi. Obéir à tes caprices, n'est-ce pas chose naturelle et simple ? Malgré moi, je suis heureuse, et même fière de faire ta chère volonté. Mais pour un autre ! fi donc.

— Pardonne, ma Gillette, dit le peintre en se jetant à ses genoux. J'aime mieux être aimé que glorieux. Pour moi, tu es plus belle que la fortune et les honneurs. Va, jette mes pinceaux, brûle ces esquisses. Je me suis trompé. Ma vocation, c'est de t'aimer. Je ne suis pas peintre, je suis amoureux. Péririssent et l'art et tous ses secrets !

Elle l'admirait, heureuse, charmée ! Elle régnait, elle sentait instinctivement que les arts étaient oubliés pour elle, et jetés à ses pieds comme un grain d'encens.

— Ce n'est pourtant qu'un vieillard, reprit Poussin. Il ne pourra voir que la femme en toi. Tu es si parfaite !

— Il faut bien aimer, s'écria-t-elle prête à sacrifier ses scrupules d'amour pour récompenser son amant de tous les sacrifices qu'il lui faisait. Mais, reprit-elle, ce serait me perdre. Ah ! me perdre pour toi. Oui, cela est bien beau ! mais tu m'oublieras. Oh ! quelle mauvaise pensée as-tu donc eue là !

— Je l'ai eue et je t'aime, dit-il avec une sorte de contrition ; mais je suis donc un infâme.

— Consultons le père Hardouin ? dit-elle.

— Oh, non ! que ce soit un secret entre nous deux.

— Eh ! bien, j'irai ; mais ne sois pas là, dit-elle. Reste à la porte, armé de ta dague ; si je crie, entre et tue le peintre.

Ne voyant plus que son art, le Poussin pressa Gillette dans ses bras.

— Il ne m'aime plus ! pensa Gillette quand elle se trouva seule.

Elle se repentait déjà de sa résolution. Mais elle fut bientôt en proie à une épouvante plus cruelle que son repentir, elle s'efforça de chasser une pensée affreuse qui s'élevait dans son cœur. Elle croyait aimer déjà moins le peintre en le soupçonnant moins estimable qu'auparavant.

## II

### CATHERINE LESCAUT

Trois mois après la rencontre de Poussin et de Porbus, celui-ci vint voir maître Frenhofer. Le vieillard était alors en proie à l'un de ces découragements profonds et spontanés dont la cause est, s'il faut en croire les mathématiciens de la médecine, dans une digestion mauvaise, dans le vent, la chaleur ou quelque empâtement des hypochondres ; et, suivant les spiritualistes, dans l'imperfection de notre nature morale. Le bonhomme s'était purement et simplement fatigué à parachever son mystérieux tableau. Il était languissamment assis dans une vaste chaire de chêne sculpté, garnie de cuir noir ; et, sans quitter son attitude mélancolique, il lança sur Porbus le regard d'un homme qui s'était établi dans son ennui.

— Eh ! bien, maître, lui dit Porbus, l'outremer que vous êtes allé chercher à Bruges était-il mauvais, est-ce que vous n'avez pas su broyer notre nouveau blanc, votre huile est-elle méchante, ou les pinceaux rétifs ?

— Hélas ! s'écria le vieillard, j'ai cru pendant un moment que mon œuvre était accomplie ; mais je me suis, certes, trompé dans quelques détails, et je ne serai tranquille qu'après avoir éclairci mes doutes. Je me décide à voyager et vais aller en Turquie, en Grèce, en Asie pour y chercher un modèle et comparer mon tableau à diverses natures. Peut-être ai-je là-haut, reprit-il en laissant échapper un sourire de contentement, la nature elle-même. Parfois, j'ai quasi peur qu'un souffle ne me réveille cette femme et qu'elle disparaisse.

Puis tout d'un coup, il se leva comme pour partir.

— Oh ! oh ! répondit Porbus, j'arrive à temps pour vous épargner la dépense et les fatigues du voyage.

— Comment, demanda Frenhofer étonné.

— Le jeune Poussin est aimé par une femme dont l'incomparable beauté se trouve sans imperfection aucune. Mais, mon cher maître, s'il consent à vous la prêter, au moins faudra-t-il nous laisser voir votre toile.

Le vieillard resta debout, immobile, dans un état de stupidité parfaite.

— Comment ! s'écria-t-il enfin douloureusement, montrer ma créature, mon épouse ? déchirer le voile sous lequel j'ai chastement couvert mon bonheur ? Mais ce serait une horrible prostitution ! Voilà dix ans que je vis avec cette femme, elle est à moi, à moi seul, elle m'aime. Ne m'a-t-elle pas souri à chaque coup de pinceau que je lui ai donné ? elle a une âme, l'âme dont je l'ai douée. Elle rougirait si d'autres yeux que les miens s'arrêtaient sur elle. La faire voir ! mais quel est le mari, l'amant assez vil

pour conduire sa femme au déshonneur ? Quand tu fais un tableau pour la cour, tu n'y mets pas toute ton âme, tu ne vendes aux courtisans que des mannequins coloriés. Ma peinture n'est pas une peinture, c'est un sentiment, une passion ! Née dans mon atelier, elle doit y rester vierge, et n'en peut sortir que vêtue. La poésie et les femmes ne se livrent nues qu'à leurs amants ! possédons-nous le modèle de Raphaël, l'Angélique de l'Arioste, la Béatrix du Dante ? Non ! nous n'en voyons que les Formes. Eh ! bien, l'œuvre que je tiens là-haut sous mes verrous est une exception dans notre art. Ce n'est pas une toile, c'est une femme ! une femme avec laquelle je ris, je pleure, je cause et je pense. Veux-tu que tout à coup je quitte un bonheur de dix années comme on jette un manteau ? Que tout à coup je cesse d'être père, amant et Dieu. Cette femme n'est pas une créature, c'est une création. Vienne ton jeune homme, je lui donnerai mes trésors, je lui donnerai des tableaux du Corrège, de Michel-Ange, du Titien, je baiserais la marque de ses pas dans la poussière ; mais en faire mon rival ? honte à moi ! Ha ! ha ! je suis plus amant encore que je ne suis peintre. Oui, j'aurai la force de brûler ma Belle Noiseuse à mon dernier soupir ; mais lui faire supporter le regard d'un homme, d'un jeune homme, d'un peintre ? non, non ! Je tuerais le lendemain celui qui l'aurait souillée d'un regard ! Je te tuerais à l'instant, toi, mon ami, si tu ne la saluais pas à genoux ! Veux-tu maintenant que je soumette mon idole aux froids regards et aux stupides critiques des imbéciles ? Ah ! l'amour est un mystère, il n'a de vie qu'au fond des cœurs, et tout est perdu quand un homme dit même à son ami : — Voilà celle que j'aime !

Le vieillard semblait être redevenu jeune ; ses yeux avaient de l'éclat et de la vie : ses joues pâles étaient nuancées d'un rouge vif, et ses mains tremblaient. Porbus, étonné de la violence passionnée avec laquelle ces paroles furent dites, ne savait que répondre à un sentiment aussi neuf que profond. Frenhofer était-il raisonnable ou fou ? Se trouvait-il subjugué par une fantaisie d'artiste, ou les idées qu'il avait exprimées procédaient-elles de ce fanatisme inexprimable produit en nous par le long enfantement d'une grande œuvre ? Pouvait-on jamais espérer de transiger avec cette passion bizarre ?

En proie à toutes ces pensées, Porbus dit au vieillard : — Mais n'est-ce pas femme pour femme ? Poussin ne livre-t-il pas sa maîtresse à vos regards ?

— Quelle maîtresse ? répondit Frenhofer. Elle le trahira tôt ou tard. La mienne me sera toujours fidèle !

— Eh ! bien, reprit Porbus, n'en parlons plus. Mais avant que vous ne trouviez, même en Asie, une femme aussi belle, aussi parfaite que celle dont je parle, vous mourrez peut-être sans avoir achevé votre tableau.

— Oh ! il est fini, dit Frenhofer. Qui le verrait, croirait apercevoir une femme couchée sur un lit de velours, sous des courtines. Près d'elle un trépied d'or exhale des parfums. Tu serais tenté de prendre le gland des cordons qui retiennent les rideaux, et il te semblerait voir le sein de Catherine Lescault, une belle courtisane appelée la Belle Noiseuse, rendre le mouvement de sa respiration. Cependant je voudrais bien être certain...

— Va donc en Asie, répondit Porbus en apercevant une sorte d'hésitation dans le regard de Frenhofer.

Et Porbus fit quelques pas vers la porte de la salle.

En ce moment Gillette et Nicolas Poussin étaient arrivés près du logis de Frenhofer. Quand la jeune fille fut sur le point d'y entrer, elle quitta le bras du peintre, et se recula comme si elle eût été saisie par quelque soudain pressentiment.

— Mais que viens-je donc faire ici ? demanda-t-elle à son amant d'un son de voix profond et en le regardant d'un œil fixe.

— Gillette, je t'ai laissée maîtresse et veux t'obéir en tout. Tu es ma conscience et ma gloire. Reviens au logis, je serai plus heureux, peut-être, que si tu...

— Suis-je à moi quand tu me parles ainsi ? Oh ! non, je ne suis plus qu'une enfant.  
— Allons, ajouta-t-elle en paraissant faire un violent effort, si notre amour périt, et si je mets dans mon cœur un long regret, ta célébrité ne sera-t-elle pas le prix de mon obéissance à tes désirs ? Entrons, ce sera vivre encore que d'être toujours comme un souvenir dans ta palette.

En ouvrant la porte de la maison, les deux amants se rencontrèrent avec Porbus qui, surpris par la beauté de Gillette dont les yeux étaient alors pleins de larmes, la saisit toute tremblante, et l'amenant devant le vieillard : — Tenez, dit-il, ne vaut-elle pas tous les chefs-d'œuvre du monde ?

Frenhofer tressaillit. Gillette était là, dans l'attitude naïve et simple d'une jeune Géorgienne innocent et peureuse, ravie et présentée par des brigands à quelque marchand d'esclaves. Une pudique rougeur colorait son visage, elle baissait les yeux, ses mains étaient pendantes à ses côtés, ses forces semblaient l'abandonner, et des larmes protestaient contre la violence faite à sa pudeur. En ce moment, Poussin, au désespoir d'avoir sorti ce beau trésor de ce grenier, se maudit lui-même. Il devint plus amant qu'artiste, et mille scrupules lui torturèrent le cœur quand il vit l'œil rajeuni du vieillard, qui, par une habitude de peintre, déshabilla, pour ainsi dire, cette jeune fille en en devinant les formes les plus secrètes. Il revint alors à la féroce jalousie du véritable amour.

— Gillette, partons ! s'écria-t-il.

À cet accent, à ce cri, sa maîtresse joyeuse leva les yeux sur lui, le vit, et courut dans ses bras.

— Ah ! tu m'aimes donc, répondit-elle en fondant en larmes.

Après avoir eu l'énergie de taire sa souffrance, elle manquait de force pour cacher son bonheur.

— Oh ! laissez-la-moi pendant un moment, dit le vieux peintre, et vous la comparerez à ma Catherine. Oui, j'y consens.

Il y avait encore de l'amour dans le cri de Frenhofer. Il semblait avoir de la coquetterie pour son semblant de femme, et jouir par avance du triomphe que la beauté de sa vierge allait remporter sur celle d'une vraie jeune fille.

— Ne le laissez pas se dédire, s'écria Porbus en frappant sur l'épaule du Poussin. Les fruits de l'amour passent vite, ceux de l'art sont immortels.

— Pour lui, répondit Gillette en regardant attentivement le Poussin et Porbus, ne suis-je donc pas plus qu'une femme ? Elle leva la tête avec fierté ; mais quand, après avoir jeté un coup d'œil étincelant à Frenhofer, elle vit son amant occupé à contempler de nouveau le portrait qu'il avait pris naguère pour un Giorgion :

— Ah ! dit-elle, montons ! Il ne m'a jamais regardée ainsi.

— Vieillard, reprit Poussin tiré de sa méditation par la voix de Gillette, vois cette épée, je la plongerai dans ton cœur au premier mot de plainte que prononcera cette jeune fille, je mettrai le feu à ta maison, et personne n'en sortira. Comprends-tu ?

Nicolas Poussin était sombre, et sa parole fut terrible. Cette attitude et surtout le geste du jeune peintre consolèrent Gillette qui lui pardonna presque de la sacrifier à la peinture et à son glorieux avenir. Porbus et Poussin restèrent à la porte de l'atelier, se regardant l'un l'autre en silence. Si, d'abord, le peintre de la Marie égyptienne se permit quelques exclamations : — Ah ! elle se déshabille, il lui dit de se mettre au jour ! Il la compare ! Bientôt il se tut à l'aspect du Poussin dont le visage était profondément triste ; et, quoique les vieux peintres n'aient plus de ces scrupules si petits en présence de l'art, il les admira tant ils étaient naïfs et jolis. Le jeune homme avait la main sur la garde de sa dague et l'oreille presque collée à la porte. Tous deux, dans l'ombre et debout, ressemblaient ainsi à deux conspirateurs attendant l'heure de frapper un tyran.

— Entrez, entrez, leur dit le vieillard rayonnant de bonheur. Mon œuvre est parfaite, et maintenant je puis la montrer avec orgueil. Jamais peintre, pinceaux, couleurs, toile et lumière ne feront une rivale à Catherine Lescault, la belle courtisane.

En proie à une vive curiosité, Porbus et Poussin coururent au milieu d'un vaste atelier couvert de poussière, où tout était en désordre, où ils virent çà et là des tableaux accrochés aux murs. Ils s'arrêtèrent tout d'abord devant une figure de femme de grandeur naturelle, demi-nue, et pour laquelle ils furent saisis d'admiration.

— Oh ! ne vous occupez pas de cela, dit Frenhofer, c'est une toile que j'ai barbouillée pour étudier une pose, ce tableau ne vaut rien. Voilà mes erreurs, reprit-il en leur montrant de ravissantes compositions suspendues aux murs, autour d'eux.

À ces mots, Porbus et Poussin, stupéfaits de ce dédain pour de telles œuvres, cherchèrent le portrait annoncé, sans réussir à l'apercevoir.

— Eh ! bien, le voilà ! leur dit le vieillard dont les cheveux étaient en désordre, dont le visage était enflammé par une exaltation surnaturelle, dont les yeux pétillaient, et qui haletait comme un jeune homme ivre d'amour. — — Ah ! ah ! s'écria-t-il, vous ne vous attendiez pas à tant de perfection ! Vous êtes devant une femme et vous cherchez un tableau. Il y a tant de profondeur sur cette toile, l'air y est si vrai, que vous ne pouvez plus le distinguer de l'air qui nous environne. Où est l'art ? perdu, disparu ! Voilà les formes mêmes d'une jeune fille. N'ai-je pas bien saisi la couleur, le vif de la ligne qui paraît terminer le corps ? N'est-ce pas le même phénomène que nous présentent les objets qui sont dans l'atmosphère comme les poissons dans l'eau ? Admirez comme les contours se détachent du fond ! Ne semble-t-il pas que vous puissiez passer la main sur ce dos ? Aussi, pendant sept années, ai-je étudié les effets de l'accouplement du jour et des objets. Et ces cheveux, la lumière ne les

inonde-t-elle pas ?... Mais elle a respiré, je crois !... Ce sein, voyez ? Ah ! qui ne voudrait l'adorer à genoux ? Les chairs palpitent. Elle va se lever, attendez.

— Apercevez-vous quelque chose ? demanda Poussin à Porbus.

— Non. Et vous ?

— Rien.

Les deux peintres laissèrent le vieillard à son extase, regardèrent si la lumière, en tombant d'aplomb sur la toile qu'il leur montrait, n'en neutralisait pas tous les effets. Ils examinèrent alors la peinture en se mettant à droite, à gauche, de face, en se baissant et se levant tour à tour.

— Oui, oui, c'est bien une toile, leur disait Frenhofer en se méprenant sur le but de cet examen scrupuleux. Tenez, voilà le châssis, le chevalet, enfin voici mes couleurs, mes pinceaux.

Et il s'empara d'une brosse qu'il leur présenta par un mouvement naïf.

— Le vieux lansquenet se joue de nous, dit Poussin en revenant devant le prétendu tableau. Je ne vois là que des couleurs confusément amassées et contenues par une multitude de lignes bizarres qui forment une muraille de peinture.

— Nous nous trompons, voyez ?... reprit Porbus.

En s'approchant, ils aperçurent dans un coin de la toile le bout d'un pied nu qui sortait de ce chaos de couleurs, de tous, de nuances indécises, espèce de brouillard sans forme ; mais un pied délicieux, un pied vivant ! Ils restèrent pétrifiés d'admiration devant ce fragment échappé à une incroyable, à une lente et progressive destruction. Ce pied apparaissait là comme un torse de quelque Vénus en marbre de Paros qui surgirait parmi les décombres d'une ville incendiée.

— Il y a une femme là-dessous, s'écria Porbus en faisant remarquer à Poussin les couches de couleurs que le vieux peintre avait successivement superposées en croyant perfectionner sa peinture.

Les deux peintres se tournèrent spontanément vers Frenhofer, en commençant à s'expliquer, mais vaguement, l'extase dans laquelle il vivait.

— Il est de bonne foi, dit Porbus.

— Oui, mon ami, répondit le vieillard en se réveillant, il faut de la foi, de la foi dans l'art, et vivre pendant longtemps avec son œuvre pour produire une semblable création. Quelques-unes de ces ombres m'ont coûté bien des travaux. Tenez, il y a là sur la joue, au-dessous des yeux, une légère pénombre qui, si vous l'observez dans la nature, vous paraîtra presque intraduisible. Eh ! bien, croyez-vous que cet effet ne m'ait pas coûté des peines inouïes à reproduire ? Mais aussi, mon cher Porbus, regarde attentivement mon travail, et tu comprendras mieux ce que je te disais sur la manière de traiter le modelé et les contours. Regarde la lumière du sein, et vois comme, par une suite de touches et de rehauts fortement empâtés, je suis parvenu à accrocher la véritable lumière et à la combiner avec la blancheur luisante des tons éclairés ; et comme par un travail contraire, en effaçant les saillies et le grain de la

pâte, j'ai pu, à force de caresser le contour de ma figure, noyé dans la demi-teinte, ôter jusqu'à l'idée de dessin et de moyens artificiels, et lui donner l'aspect et la rondeur même de la nature. Approchez, vous verrez mieux ce travail. De loin, il disparaît. Tenez ? là il est, je crois, très remarquable.

Et du bout de sa brosse, il désignait aux deux peintres un pâté de couleur claire.

Porbus frappa sur l'épaule du vieillard en se tournant vers Poussin : — Savez-vous que nous voyons en lui un bien grand peintre ? dit-il.

— Il est encore plus poète que peintre, répondit gravement Poussin.

— Là, reprit Porbus en touchant la toile, finit notre art sur terre.

— Et de là, il va se perdre dans les cieux, dit Poussin.

— Combien de jouissance sur ce morceau de toile ! s'écria Porbus.

Le vieillard absorbé ne les écoutait pas, et souriait à cette femme imaginaire.

— Mais, tôt ou tard, il s'apercevra qu'il n'y a rien sur sa toile, s'écria Poussin.

— Rien sur ma toile, dit Frenhofer en regardant tour à tour les deux peintres et son prétendu tableau.

— Qu'avez-vous fait ! répondit Porbus à Poussin.

Le vieillard saisit avec force le bras du jeune homme et lui dit : — — Tu ne vois rien, manant ! maheustre ! bélière ! bardache ! Pourquoi donc es-tu monté ici ? — — Mon bon Porbus, reprit-il en se tournant vers le peintre, est-ce que, vous aussi, vous vous joueriez de moi ? répondez ? je suis votre ami, dites, aurais-je donc gâté mon tableau ?

Porbus, indécis, n'osa rien dire ; mais l'anxiété peinte sur la physionomie blanche du vieillard était si cruelle, qu'il montra la toile en disant : — — Voyez !

Frenhofer contempla son tableau pendant un moment et chancela.

— Rien, rien ! Et avoir travaillé dix ans !

Il s'assit et pleura.

— Je suis donc un imbécile, un fou ! je n'ai donc ni talent, ni capacité, je ne suis plus qu'un homme riche qui, en marchant, ne fait que marcher ! Je n'aurai donc rien produit.

Il contempla sa toile à travers ses larmes, il se releva tout à coup avec fierté, et jeta sur les deux peintres un regard étincelant.

— Par le sang, par le corps, par la tête du Christ, vous êtes des jaloux qui voulez me faire croire qu'elle est gâtée pour me la voler ! Moi je la vois ! cria-t-il, elle est merveilleusement belle.

En ce moment, Poussin entendit les pleurs de Gillette, oubliée dans un coin.

— Qu'as-tu, mon ange ? lui demanda le peintre redevenu subitement amoureux.

— Tue-moi ! dit-elle. Je serais une infâme de t'aimer encore, car je te méprise. Je t'admire et tu me fais horreur. Je t'aime et je crois que je te hais déjà.

Pendant que Poussin écoutait Gillette, Frenhofer recouvrait sa Catherine d'une serge verte, avec la sérieuse tranquillité d'un joaillier qui ferme ses tiroirs en se croyant en compagnie d'adroits larrons. Il jeta sur les deux peintres un regard profondément sournois, plein de mépris et de soupçon, les mit silencieusement à la porte de son atelier, avec une promptitude convulsive. Puis, il leur dit sur le seuil de son logis : — Adieu, mes petits amis.

Cet adieu glaça les deux peintres. Le lendemain, Porbus, inquiet, revint voir Frenhofer, et apprit qu'il était mort dans la nuit, après avoir brûlé ses toiles.

Paris, février 1832.

## PIERRE GRASSOU

au lieutenant-colonel d'artillerie Périollas,

*Comme un témoignage de l'affectueuse estime de l'auteur,*

De Balzac.

Toutes les fois que vous êtes sérieusement allé voir l'Exposition des ouvrages de sculpture et de peinture, comme elle a lieu depuis la Révolution de 1830, n'avez-vous pas été pris d'un sentiment d'inquiétude, d'ennui, de tristesse, à l'aspect des longues galeries encombrées ? Depuis 1830, le Salon n'existe plus. Une seconde fois, le Louvre a été pris d'assaut par le peuple des artistes qui s'y est maintenu. En offrant autrefois l'élite des œuvres d'art, le Salon emportait les plus grands honneurs pour les créations qui y étaient exposées. Parmi les deux cents tableaux choisis, le public choisissait encore : une couronne était décernée au chef-d'œuvre par des mains inconnues. Il s'élevait des discussions passionnées à propos d'une toile. Les injures prodiguées à Delacroix, à Ingres, n'ont pas moins servi leur renommée que les éloges et le fanatisme de leurs adhérents. Aujourd'hui, ni la foule ni la Critique ne se passionneront plus pour les produits de ce bazar. Obligées de faire le choix dont se chargeait autrefois le Jury d'examen, leur attention se lasse à ce travail ; et, quand il est achevé, l'Exposition se ferme. Avant 1817, les tableaux admis ne dépassaient jamais les deux premières colonnes de la longue galerie où sont les œuvres des vieux maîtres, et cette année ils remplirent tout cet espace, au grand étonnement du public. Le Genre historique, le Genre proprement dit, les de chevalet, le Paysage, les Fleurs, les Animaux, et l'Aquarelle, ces huit spécialités ne sauraient offrir plus de vingt tableaux dignes des regards du public, qui ne peut accorder son attention à une plus grande quantité d'œuvres. Plus le nombre des artistes allait croissant, plus le Jury d'admission devait se montrer difficile. Tout fut perdu dès que le Salon se continua dans la Galerie. Le Salon devait rester un lieu déterminé, restreint, de proportions inflexibles, où chaque Genre exposait ses chefs-d'œuvre. Une expérience de dix ans a prouvé la bonté de l'ancienne institution. Au lieu d'un tournoi, vous avez une émeute ; au lieu d'une Exposition glorieuse, vous avez un tumultueux bazar ; au lieu du choix, vous avez la totalité. Qu'arrive-t-il ? Le grand artiste y perd. Le Café Turc, les Enfants à la fontaine, le Supplice des crochets, et le Joseph de Decamps eussent plus profité à sa gloire, tous quatre dans le grand Salon, exposés avec les cent bons tableaux de cette année, que ses vingt toiles perdues parmi trois mille œuvres, confondues dans six galeries. Par une étrange bizarrerie, depuis que la porte s'ouvre à tout le monde, on parle des génies méconnus. Quand douze années auparavant, la Courtisane de Ingres et celles de Sigalon, la Méduse de Géricault, le Massacre de Scio de Delacroix, le Baptême d'Henri IV par Eugène Deveria, admis par des célébrités taxées de jalousie, apprenaient au monde, malgré les dénégations de la Critique, l'existence de palettes jeunes et ardentes, il ne s'élevait aucune plainte. Maintenant que le moindre gâcheur de toile

peut envoyer son œuvre, il n'est question que de gens incompris. Là où il n'y a plus jugement, il n'y a plus de chose jugée. Quoi que fassent les artistes, ils reviendront à l'examen qui recommande leurs œuvres aux admirations de la foule pour laquelle ils travaillent : sans le choix de l'Académie, il n'y aura plus de Salon, et sans Salon l'Art peut périr.

Depuis que le livret est, devenu un gros livre, il s'y produit bien des noms qui restent dans leur obscurité, malgré la liste de dix ou douze tableaux qui les accompagne. Parmi ces noms, le plus inconnu peut-être est celui d'un artiste nommé Pierre Grassou, venu de Fougères, appelé plus simplement Fougères dans le monde artiste, qui tient aujourd'hui beaucoup de place au soleil, et qui suggère les amères réflexions par lesquelles commence l'esquisse de sa vie, applicable à quelques autres individus de la Tribu des Artistes. En 1832, Fougères demeurait rue de Navarin, au quatrième étaged' une de ces maisons étroites et hautes qui ressemblent à l'obélisque de Luxor, qui ont une allée, un petit escalier obscur à tournants dangereux, qui ne comportent pas plus de trois fenêtres à chaque étage, et à l'intérieur desquelles se trouve une cour, ou, pour parler plus exactement, un puits carré. Au-dessus des trois ou quatre pièces de l'appartement occupé par Grassou de Fougères s'étendait son atelier, qui avait vue sur Montmartre. L'atelier peint en fond de briques, le carreau soigneusement mis en couleur brune et frotté, chaque chaise munie d'un petit tapis bordé, le canapé, simple d'ailleurs, mais propre comme celui de la chambre à coucher d'une épicière, là, tout dénotait la vie méticuleuse des petits esprits et le soin d'un homme pauvre. Il y avait une commode pour serrer les effets d'atelier, une table à déjeuner, un buffet, un secrétaire, enfin les ustensiles nécessaires aux peintres, tous rangés et propres. Le poêle participait à ce système de soin hollandais, d'autant plus visible que la lumière pure et peu changeante du nord inondait de son jour net et froid cette immense pièce. Fougères, simple peintre de Genre, n'a pas besoin des machines énormes qui ruinent les peintres d'Histoire, il ne s'est jamais reconnu de facultés assez complètes pour aborder la haute peinture, il s'en tenait encore au Chevalet. Au commencement du mois de décembre de cette année, époque à laquelle les bourgeois de Paris conçoivent périodiquement l'idée burlesque de perpétuer leur figure, déjà bien encombrante par elle-même, Pierre Grassou, levé de bonne heure, préparait sa palette, allumait son poêle, mangeait une flûte trempée dans du lait, et attendait, pour travailler, que le dégel de ses carreaux laissât passer le jour. Il faisait sec et beau. En ce moment, l'artiste qui mangeait avec cet air patient et résigné qui dit tant de choses, reconnut le pas d'un homme qui avait eu sur sa vie l'influence que ces sortes de gens ont sur celle de presque tous les artistes, d'Elias Magus, un marchand de tableaux, l'usurier des toiles. En effet Elias Magus surprit le peintre au moment où, dans cet atelier si propre, il allait se mettre à l'ouvrage.

— Comment vous va, vieux coquin ? lui dit le peintre.

Fougères avait eu la croix, Elias lui achetait ses tableaux deux ou trois cents francs, il se donnait des airs très-artistes.

— Le commerce va mal, répondit Elias. Vous avez tous des prétentions, vous parlez maintenant de deux cents francs dès que vous avez mis pour six sous de couleur sur une toile... Mais vous êtes un brave garçon, vous ! Vous êtes un homme d'ordre, et je viens vous apporter une bonne affaire.

— Timeo Danaos et dona ferentes, dit Fougères. Savez-vous le latin ?

— Non.

— Eh ! bien, cela veut dire que les Grecs ne proposent pas de bonnes affaires aux Troyens sans y gagner quelque chose. Autrefois ils disaient : Prenez mon cheval ! Aujourd'hui nous disons : Prenez mon ours.... Que voulez-vous, Ulysse-Lageingeole-Elias Magus ?

Ces paroles donnent la mesure de la douceur et de l'esprit avec lesquels Fougères employait ce que les peintres appellent les charges d'atelier.

— Je ne dis pas que vous ne me ferez pas deux tableaux gratis.

— Oh ! oh !

— Je vous laisse le maître, je ne les demande pas. Vous êtes un honnête artiste.

— Au fait ?

— Hé ! bien, j'amène un père, une mère et une fille unique.

— Tous uniques !

— Ma foi, oui !... et dont les portraits sont à faire. Ces bourgeois, fous des arts, n'ont jamais osé s'aventurer dans un atelier. La fille a une dot de cent mille francs. Vous pouvez bien peindre ces gens-là : ce sera peut-être pour vous des portraits de famille.

Ce vieux bois d'Allemagne, qui passe pour un homme et qui se nomme Elias Magus, s'interrompt pour rire d'un sourire sec dont les éclats épouvantèrent le peintre. Il crut entendre Méphistophélès parlant mariage.

— Les portraits sont payés cinq cents francs pièce, vous pouvez me faire trois tableaux.

— Mai-z-oui, dit gaiement Fougères.

— Et si vous épousez la fille, vous ne m'oublierez pas.

— Me marier, moi ? s'écria Pierre Grassou, moi qui ai l'habitude de me coucher tout seul, de me lever de bon matin, qui ai ma vie arrangée....

— Cent mille francs, dit Magus, et une fille douce, pleine de tons dorés comme un vrai Titien !

— Quelle est la position de ces gens-là ?

— Anciens négociants ; pour le moment, aimant les arts, ayant maison de campagne à Ville-d'Avray, et dix ou douze mille livres de rente.

— Quel commerce ont-ils fait ?

— Les bouteilles.

— Ne dites pas ce mot, il me semble entendre couper des bouchons, et mes dents s'agacent....

— Faut-il les amener ?

— Trois portraits, je les mettrai au Salon, je pourrai me lancer dans le portrait, eh ! bien, oui...

Le vieil Elias descendit pour aller chercher la famille Vervelle. Pour savoir à quel point la proposition allait agir sur le peintre, et quel effet devaient produire sur lui les sieur et dame Vervelle ornés de leur fille unique, il est nécessaire de jeter un coup d'oeil sur la vie antérieure de Pierre Grassou de Fougères.

Elève, Fougères avait étudié le dessin chez Servin, qui passait dans le monde académique pour un grand dessinateur. Après, il était allé chez Schinner y surprendre les secrets de cette puissante et magnifique couleur qui distingue ce maître ; mais le maître, les élèves, tout y avait été discret, et Pierre n'y avait rien surpris. De là, Fougères avait passé dans l'atelier de Gros pour se familiariser avec cette partie de l'art nommée la Composition, mais la Composition fut sauvage et farouche pour lui. Puis il avait essayé d'arracher à Sommervieux, à Drolling père le mystère de leurs effets d'Intérieurs. Ces deux maîtres ne s'étaient rien laissé dérober. Enfin, Fougères avait terminé son éducation chez Duval-Lecamus. Durant ces études et ces différentes transformations, Fougères eut des mœurs tranquilles et rangées qui fournissaient matière aux railleries des différents ateliers où il séjournait, mais partout il désarma ses camarades par sa modestie, par une patience et une douceur d'agneau. Les Maîtres n'avaient aucune sympathie pour ce brave garçon, les Maîtres aiment les sujets brillants, les esprits excentriques, drolatiques, fougueux, ou sombres et profondément réfléchis qui dénotent un talent futur. Tout en Fougères annonçait la médiocrité. Son surnom de Fougères, celui du peintre dans la pièce de l'Eglantine, fut la source de mille avanies ; mais, par la force des choses, il accepta le nom de la Ville où il était né.

Grassou de Fougères ressemblait à son nom. Grassouillet et d'une taille médiocre, il avait le teint fade, les yeux bruns, les cheveux noirs, le nez en trompette, une bouche assez large et les oreilles longues. Son air doux, passif et résigné relevait peu ces traits principaux de sa physionomie pleine de santé, mais sans action. Il ne devait être tourmenté ni par cette abondance de sang, ni par cette violence de pensée, ni par cette verve comique à laquelle se reconnaissent les grands artistes. Ce jeune homme, né pour être un vertueux bourgeois, venu de son pays pour être commis chez un marchand de couleurs, originaire de Mayenne et parent éloigné des d'Orgemont, s'institua peintre par le fait de l'entêtement qui constitue le caractère breton. Ce qu'il souffrit, la manière dont il vécut pendant le temps de ses études, Dieu seul le sait. Il souffrit autant que souffrent les grands hommes quand ils sont traqués par la misère et chassés comme des bêtes fauves par la meute des gens médiocres et par la troupe des Vanités altérées de vengeance. Dès qu'il se crut de force à voler de ses propres ailes, Fougères prit un atelier en haut de la rue des Martyrs, où il avait commencé à piocher. Il fit son début en 1819. Le premier tableau qu'il présenta au Jury pour l'Exposition du Louvre représentait une noce de village, assez péniblement copiée d'après le tableau de Greuze. On refusa la toile. Quand Fougères apprit la fatale décision, il ne tomba point dans ces fureurs ou dans ces accès d'amour-propre épileptique auxquels s'adonnent les esprits superbes, et qui se terminent quelquefois par des cartels envoyés au directeur ou au secrétaire du Musée, par des menaces d'assassinat. Fougères reprit tranquillement sa toile, l'enveloppa de son mouchoir, la rapporta dans son atelier en se jurant à lui-même de devenir un grand peintre. Il plaça sa toile sur son chevalet, et alla chez son ancien Maître, un homme d'un immense talent, chez Schinner, artiste doux et patient comme il était, et dont le succès avait été complet au dernier Salon : il le pria de venir critiquer l'œuvre rejetée. Le grand peintre quitta tout et vint. Quand le pauvre Fougères l'eut mis face à face avec l'œuvre, Schinner, au premier coup d'oeil, serra la main de Fougères.

— Tu es un brave garçon, tu as un cœur d'or, il ne faut pas te tromper. Ecoute ? tu tiens toutes les promesses que tu faisais à l'atelier. Quand on trouve ces choses-là au bout de sa brosse, mon bon Fougères, il vaut mieux laisser ses couleurs chez Brullon, et ne pas voler la toile aux autres. Rentre de bonne heure, mets un bonnet de coton, couche-toi sur les neuf heures ; va le matin, à dix heures, à quelque bureau où tu demanderas une place, et quitte les Arts.— Mon ami, dit Fougères, ma toile a déjà été condamnée, et ce n'est pas l'arrêt que je demande, mais les motifs.

— Eh ! bien, tu fais gris et sombre, tu vois la Nature à travers un crêpe ; ton dessin est lourd, empâté ; ta composition est un pastiche de Greuze qui ne rachetait ses défauts que par les qualités qui te manquent.

En détaillant les fautes du tableau, Schinner vit sur la figure de Fougères une si profonde expression de tristesse qu'il l'emmena dîner et tâcha de le consoler. Le lendemain, dès sept heures, Fougères était à son chevalet, retravaillant le tableau condamné ; il en réchauffait la couleur, il y faisait les corrections indiquées par Schinner, il replâtrait ses figures. Puis, dégoûté de son tableau, il le porta chez Elias Magus. Elias Magus, espèce de Hollando-Belge-Flamand, avait trois raisons d'être ce qu'il devint : avare et riche. Venu de Bordeaux, il débutait alors à Paris, brocantait des tableaux et demeurait sur le boulevard Bonne-Nouvelle. Fougères, qui comptait sur sa palette pour aller chez le boulanger, mangea très intrépidement du pain et des noix, ou du pain et du lait, ou du pain et des cerises, ou du pain et du fromage, selon les saisons. Elias Magus, à qui Pierre offrit sa première toile, la guigna longtemps, il en donna quinze francs.

— Avec quinze francs de recette par an et mille francs de dépense, dit Fougères en souriant, on ne va pas loin.

Elias Magus fit un geste, il se mordit les pouces en pensant qu'il aurait pu avoir le tableau pour cent sous. Pendant quelques jours, tous les matins, Fougères descendit de la rue des Martyrs, se cacha dans la foule sur le boulevard opposé à celui où était la boutique de Magus, et son oeil plongeait sur son tableau qui n'attirait point les regards des passants. Vers la fin de la semaine, le tableau disparut. Fougères remonta le boulevard, se dirigea vers la boutique du brocanteur, il eut l'air de flâner. Le Juif était sur sa porte.

— Hé ! bien, vous avez vendu mon tableau ?

— Le voici, dit Magus j'y mets une bordure pour pouvoir l'offrir à quelqu'un qui croira se connaître en peinture.

Fougères n'osa plus revenir sur le Boulevard, il entreprit un nouveau tableau ; il resta deux mois à le faire en faisant des repas de souris, et se donnant un mal de galérien.

Un soir, il alla jusque sur le Boulevard, ses pieds le portèrent fatalement jusqu'à la boutique de Magus, il ne vit son tableau nulle part.

— J'ai vendu votre tableau, dit le marchand à l'artiste.

— Et combien ?

— Je suis rentré dans mes fonds avec un petit intérêt. Faites-moi des intérieurs flamands, une leçon d'anatomie, un paysage, je vous les paierai, dit Elias.

Fougères aurait serré Magus dans ses bras, il le regardait comme un père. Il revint, la joie au cœur : le grand peintre Schinner s'était donc trompé ! Dans cette immense ville de Paris, il se trouvait des cœurs qui battaient à l'unisson de celui de Grassou, son talent était compris et apprécié. Le pauvre garçon, à vingt-sept ans, avait l'innocence d'un jeune homme de seize ans. Un autre, un de ces artistes défiants et farouches, aurait remarqué l'air diabolique d'Elias Magus, il eût observé le frétillement des poils de sa barbe, l'ironie de sa moustache, le mouvement de ses épaules qui annonçait le contentement du Juif de Walter Scott fourbant un chrétien. Fougères se promena sur les Boulevards dans une joie qui donnait à sa figure une expression fière. Il ressemblait à un Lycéen qui protège une femme. Il rencontra Joseph Bridau, l'un de ses camarades, un de ces talents excentriques destinés à la gloire et au malheur. Joseph Bridau, qui avait quelques sous dans sa poche, selon son expression, emmena Fougères à l'opéra. Fougères ne vit pas le ballet, il n'entendit pas la musique, il concevait des tableaux, il peignait. Il quitta Joseph au milieu de la soirée, il courut chez lui faire des esquisses à la lampe, il inventa trente tableaux plein de réminiscences, il se crut un homme de génie. Dès le lendemain, il acheta des

couleurs, des toiles de plusieurs dimensions ; il installa du pain, du fromage sur sa table, il mit de l'eau dans une cruche, il fit une provision de bois pour son poêle ; puis, selon l'expression des ateliers, il piocha ses tableaux ; il eut quelques modèles, et Magus lui prêta des étoffes. Après deux mois de réclusion, le Breton avait fini quatre tableaux. Il redemanda les conseils de Schinner, auquel il adjoignit Joseph Bridau. Les deux peintres virent dans ces toiles une servile imitation des paysages hollandais, des intérieurs de Metz, et dans la quatrième une copie de la Leçon d'anatomie de Rembrandt.

— Toujours des pastiches, dit Schinner. Ah ! Fougères aura de la peine à être original.

— Tu devrais faire autre chose que de la peinture, dit Bridau. — Quoi ? dit Fougères.

— Jette-toi dans la littérature.

Fougères baissa la tête à la façon des brebis quand il pleut ; il demanda, il obtint encore des conseils utiles, et retoucha ses tableaux avant de les porter à Elias. Elias paya chaque toile vingt-cinq francs. A ce prix, Fougères n'y gagnait rien, mais il ne perdait pas, eu égard à sa sobriété. Il fit quelques promenades, pour voir ce que devenaient ses tableaux, et eut une singulière hallucination. Ses toiles si peignées, si nettes, qui avaient la dureté de la tôle et le luisant des peintures sur porcelaine, étaient comme couvertes d'un brouillard, elles ressemblaient à de vieux tableaux. Elias venait de sortir, Fougères ne put obtenir aucun renseignement sur ce phénomène. Il crut avoir mal vu. Le peintre rentra dans son atelier y faire de nouvelles vieilles toiles. Après sept ans de travaux continus, Fougères parvint à composer, à exécuter des tableaux passables. Il faisait aussi bien que tous les artistes du second ordre, Elias achetait, vendait tous les tableaux du pauvre Breton qui gagnait péniblement une centaine de louis par an, et ne dépensait pas plus de douze cents francs.

A l'Exposition de 1829, Léon de Lora, Schinner et Bridau, qui tous trois occupaient une grande place et se trouvaient à la tête du mouvement dans les Arts, furent pris de pitié pour la persistance, pour la pauvreté de leur vieux camarade ; et ils firent admettre à l'Exposition, dans le grand Salon, un tableau de Fougères. Ce tableau, puissant d'intérêt, qui tenait de Vigneron pour le sentiment et du premier faire de Dubufe pour l'exécution, représentait un jeune homme à qui, dans l'intérieur d'une prison, l'on rasait les cheveux à la nuque. D'un côté un prêtre, de l'autre une vieille et une jeune femme en pleurs. Un greffier lisait un papier timbré. Sur une méchante table se voyait un repas auquel personne n'avait touché. Le jour venait à travers les barreaux d'une fenêtre élevée. Il y avait de quoi faire frémir les bourgeois, et les bourgeois frémissaient. Fougères s'était inspiré tout bonnement du chef-d'œuvre de Gérard Dow : il avait retourné le groupe de la Femme hydropique vers la fenêtre, au lieu de le présenter de face. Il avait remplacé la mourante par le condamné : même pâleur, même regard, même appel à Dieu. Au lieu du médecin flamand, il avait peint la froide et officielle figure du greffier vêtu de noir ; mais il avait ajouté une vieille femme auprès de la jeune fille de Gérard Dow. Enfin la figure cruellement bonasse du bourreau dominait ce groupe. Ce plagiat, très-habilement déguisé, ne fut point reconnu. Le livret contenait ceci :

510. Grassou de Fougères (Pierre), rue de Navarin, 2.

LA TOILETTE D'UN CHOUAN, CONDAMNÉ A MORT EN 1801.

Quoique médiocre, le tableau eut un prodigieux succès. La foule se forma tous les jours devant la toile à la mode, et Charles X s'y arrêta. MADAME, instruite de la vie patiente de ce pauvre Breton, s'enthousiasma pour le Breton. Le duc d'Orléans marchanda la toile. Les ecclésiastiques dirent à madame la Dauphine que le sujet était plein de bonnes pensées : il y régnait en effet un air religieux très-satisfaisant. Monseigneur le Dauphin admira la poussière des carreaux, une

grosse lourde faute, car Fougères avait répandu des teintes verdâtres qui annonçaient de l'humidité au bas des murs. MADAME acheta le tableau mille francs, le Dauphin en commanda un autre. Charles X donna la croix au fils du paysan qui s'était jadis battu pour la cause royale en 1799. Joseph Bridau, le grand peintre, ne fut pas décoré. Le Ministre de l'Intérieur commanda deux tableaux d'église à Fougère. Ce salon fut pour Pierre Grassou toute sa fortune, sa gloire, son avenir, sa vie. Inventer en toute chose, c'est vouloir mourir à petit feu ; copier, c'est vivre. Après avoir enfin découvert un filon plein d'or, Grassou de Fougères pratiqua la partie de cette cruelle maxime à laquelle la société doit ces infâmes médiocrités chargées d'élire aujourd'hui les supériorités dans toutes les classes sociales ; mais qui naturellement s'élisent elles-mêmes, et font une guerre acharnée aux vrais talents. Le principe de l'Élection, appliqué à tout, est faux, la France en reviendra. Néanmoins, la modestie, la simplicité, la surprise du bon et doux Fougères, firent taire les récriminations et l'envie. D'ailleurs il eut pour lui les Grassou parvenus, solidaires des Grassou à venir. Quelques gens, émus par l'énergie d'un homme que rien n'avait découragé, parlaient du Dominiquin, et disaient : « Il faut récompenser la volonté dans les Arts ! Grassou n'a pas volé son succès ! voilà dix ans qu'il pioche, pauvre bonhomme ! » Cette exclamation de pauvre bonhomme ! était pour la moitié dans les adhésions et les félicitations que recevait le peintre. La pitié élève autant de médiocrités que l'envie rabaisse de grands artistes. Les journaux n'avaient pas épargné les critiques, mais le chevalier Fougères les digéra comme il digérait les conseils de ses amis, avec une patience angélique. Riche alors d'une quinzaine de mille francs bien péniblement gagnés, il meubla son appartement et son atelier rue de Navarin, il y fit le tableau demandé par monseigneur le Dauphin, et les deux tableaux d'église commandés par le Ministère, à jour fixe, avec une régularité désespérante pour la caisse du Ministère, habituée à d'autres façons. Mais admirez le bonheur des gens qui ont de l'ordre ? S'il avait tardé, Grassou, surpris par la Révolution de Juillet, n'eût pas été payé. A trente-sept ans, Fougères avait fabriqué pour Elias Magus environ deux cents tableaux complètement inconnus, mais à l'aide desquels il était parvenu à cette manière satisfaisante, à ce point d'exécution qui fait hausser les épaules à l'artiste, et que chérit la bourgeoisie. Fougères était cher à ses amis par une rectitude d'idées, par une sécurité de sentiments, une obligeance parfaite, une grande loyauté ; s'ils n'avaient aucune estime pour la palette, ils aimaient l'homme qui la tenait. — Quel malheur que Fougères ait le vice de la peinture ! se disaient ses camarades. Néanmoins Grassou donnait des conseils excellents, semblable à ces feuilletonistes incapables d'écrire un livre, et qui savent très-bien par où pèchent les livres ; mais il y avait entre les critiques littéraires et Fougères une différence : il était éminemment sensible aux beautés, il les reconnaissait, et ses conseils étaient empreints d'un sentiment de justice qui faisait accepter la justesse de ses remarques. Depuis la Révolution de Juillet, Fougères présentait à chaque Exposition une dizaine de tableaux, parmi lesquels le Jury en admettait quatre ou cinq. Il vivait avec la plus rigide économie, et tout son domestique consistait dans une femme de ménage. Pour toute distraction, il visitait ses amis, il allait voir les objets d'arts, il se permettait quelques petits voyages en France, il projetait d'aller chercher des inspirations en Suisse. Ce détestable artiste était un excellent citoyen : il montait sa garde, allait aux revues, payait son loyer et ses consommations avec l'exactitude la plus bourgeoise. Ayant vécu dans le travail et dans la misère, il n'avait jamais eu le temps d'aimer. Jusqu'alors garçon et pauvre, il ne se souciait point de compliquer son existence si simple. Incapable d'inventer une manière d'augmenter sa fortune, il portait tous les trois mois chez son notaire, Cardot, ses économies et ses gains du trimestre. Quand le notaire avait à Grassou mille écus, il les plaçait par première hypothèque, avec subrogation dans les droits de la femme, si l'emprunteur marié, ou subrogation dans les droits du vendeur, si l'emprunteur avait un prix à payer. Le notaire touchait lui-même les intérêts et les joignait aux remises partielles faites par Grassou de Fougères. Le peintre attendait le fortuné moment où ses contrats arriveraient au chiffre imposant de deux mille francs de rente, pour se donner l'otium cum dignitate de l'artiste et faire des tableaux, oh ! mais des tableaux ! enfin de vrais tableaux ! des tableaux finis, chouettes, kox-noffs et chocnosoffs. Son avenir, ses rêves de bonheur, le superlatif de ses espérances, voulez-vous le savoir ? c'était d'entrer à l'Institut et d'avoir la rosette des officiers de la Légion-d'Honneur ! S'asseoir à côté de

Schinner et de Léon de Lora, arriver à l'Académie avant Bridau ! avoir une rosette à sa boutonnière ! Quel rêve ! Il n'y a que les gens médiocres pour penser à tout.

En entendant le bruit de plusieurs pas dans l'escalier, Fougères se rehaussa le toupet, boutonna sa veste de velours vert-bouteille, et ne fut pas médiocrement surpris de voir entrer une figure vulgairement appelée un melon dans les ateliers. Ce fruit surmontait une citrouille, vêtue de drap bleu, ornée d'un paquet de breloques tintinnabulant. Le melon soufflait comme un marsouin, la citrouille marchait sur des navets, improprement appelés des jambes. Un vrai peintre aurait fait ainsi la charge du petit marchand de bouteilles, et l'eût mis immédiatement à la porte en lui disant qu'il ne peignait pas les légumes. Fougères regarda la pratique sans rire, car monsieur Vervelle présentait un diamant de mille écus à sa chemise.

Fougères regarda Magus et dit : — Il y a gras ! en employant un mot d'argot, alors à la mode dans les ateliers.

En entendant ce mot, monsieur Vervelle fronça les sourcils. Ce bourgeois attirait à lui une autre complication de légumes dans la personne de sa femme et de sa fille. La femme avait sur la figure un acajou répandu, elle ressemblait à une noix de coco surmontée d'une tête et serrée par une ceinture. Elle pivotait sur ses pieds, sa robe était jaune, à raies noires. Elle produisait orgueilleusement des mitaines extravagantes sur des mains enflées comme les gants d'une enseigne. Les plumes du convoi de première classe flottaient sur un chapeau extravasé. Des dentelles paraient des épaules aussi bombées par derrière que par devant : ainsi la forme sphérique du coco était parfaite. Les pieds, du genre de ceux que les peintres appellent des abatis, étaient ornés d'un bourrelet de six lignes audessus du cuir verni des souliers. Comment les pieds y étaient-ils entrés ? on ne sait.

Suivait une jeune asperge, verte et jeune par sa robe, et qui montrait une petite tête couronnée d'une chevelure en bandeau, d'un jaune-carotte qu'un Romain eût adoré, des bras filamenteux, des taches de rousseur sur un teint assez blanc, des grands yeux innocents, à cils blancs, peu de sourcils, un chapeau de paille d'Italie avec deux honnêtes coques de satin bordé d'un liséré de satin blanc, les mains vertueusement ronges, et les pieds de sa mère. Ces trois êtres avaient, en regardant l'atelier, un air de bonheur qui annonçait en eux un respectable enthousiasme pour les Arts.

— Et c'est vous, monsieur, qui allez faire nos ressemblances ? dit le père en prenant un petit air crâne.

— Oui, monsieur, répondit Grassou.

— Vervelle, il a la croix, dit tout bas la femme à son mari pendant que le peintre avait le dos tourné.

— Est-ce que j'aurais fait faire nos portraits par un artiste qui ne serait pas décoré ?... dit l'ancien marchand de bouchons.

Elias Magus salua la famille Vervelle et sortit, Grassou l'accompagna jusque sur le palier.

— Il n'y a que vous pour pêcher de pareilles boules.

— Cent mille francs de dot !

— Oui ; mais quelle famille !

— Trois cent mille francs d'espérances, maison rue Boucherat, et maison de campagne à Ville-d'Avray.

— Boucherat, bouteilles, bouchons, bouchés, débouchés, dit le peintre.

— Vous serez à l'abri du besoin pour le reste de vos jours, dit Elias.

Cette idée entra dans la tête de Pierre Grassou, comme la lumière du matin avait éclaté dans sa mansarde. En disposant le père de la jeune personne, il lui trouva bonne mine et admira cette face pleine de tons violents. La mère et la fille voltigèrent autour du peintre, en s'émerveillant de tous ses apprêts, il leur parut être un dieu. Cette visible adoration plut à Fougères. Le veau d'or jeta sur cette famille son reflet fantastique.

— Vous devez gagner un argent fou ? mais vous le dépensez comme vous le gagnez, dit la mère.

— Non, madame, répondit le peintre, je ne le dépense pas, j'en ai pas le moyen de m'amuser. Mon notaire place mon argent, il sait mon compte, une fois l'argent chez lui, je n'y pense plus.

— On me disait, à moi, s'écria le père Vervelle, que les artistes étaient tous paniers percés.

— Quel est votre notaire, s'il n'y a pas d'indiscrétion ? demanda madame Vervelle.

— Un brave garçon, tout rond, Cardot.

— Tiens ! tiens ! est-ce farce ! dit Vervelle, Cardot est le nôtre.

— Ne vous dérangez pas ! dit le peintre.

— Mais tiens-toi donc tranquille, Anténor, dit la femme, tu ferais manquer monsieur, et si tu le voyais travailler, tu comprendrais...

— Mon Dieu ! pourquoi ne m'avez-vous pas appris les Arts ? dit mademoiselle de Vervelle à ses parents.

— Virginie, s'écria la mère, une jeune personne ne doit pas apprendre certaines choses. Quand tu seras mariée... bien ! mais, jusque-là, tiens-toi tranquille.

Pendant cette première séance, la famille Vervelle se familiarisa presque avec l'honnête artiste. Elle dut revenir deux jours après. En sortant, le père et la mère dirent à Virginie d'aller devant eux ; mais malgré la distance, elle entendit ces mots dont le sens devait éveiller sa curiosité.

— Un homme décoré... trente-sept ans... un artiste qui a des commandes, qui place son argent chez notre notaire. Consultons Cardot ? Hein, s'appeler madame de Fougères !... ça n'a pas l'air d'être un méchant homme !... Tu me diras un commerçant ?.. mais un commerçant tant qu'il n'est pas retiré vous ne savez pas ce que peut devenir votre fille ! tandis qu'un artiste économe... puis nous aimons les Arts... Enfin !...

Pierre Grassou, pendant que la famille Vervelle le discutait, discutait la famille Vervelle. Il lui fut impossible de demeurer en paix dans son atelier, il se promena sur le Boulevard, il y regardait les femmes rousses qui passaient ! Il se faisait les plus étranges raisonnements : l'or était le plus beau des métaux, la couleur jaune représentait l'or, les Romains aimaient les femmes rousses, et il devint Romain, etc. Après deux ans de mariage, quel homme s'occupe de la couleur de sa femme ? La beauté passe... mais la laideur reste ! L'argent est la moitié du bonheur. Le soir, en se couchant, le peintre trouvait déjà Virginie Vervelle charmante. Quand les trois Vervelle

entrèrent le jour de la seconde séance, l'artiste les accueillit avec un aimable sourire. Le scélérat avait fait sa barbe, il avait mis du linge blanc ; il s'était agréablement disposé les cheveux, il avait choisi un pantalon fort avantageux et des pantoufles rouges à la poulaine. La famille répondit par un sourire aussi flatteur que celui de l'artiste, Virginie devint de la couleur de ses cheveux, baissa les yeux et détourna la tête, en regardant les études. Pierre Grassou trouva ces petites minauderies ravissantes. Virginie avait de la grâce, elle ne tenait heureusement ni du père, ni de la mère ; mais de qui tenait-elle ?

— Ah ! j'y suis, se dit-il toujours, la mère aura eu un regard de son commerce.

Pendant la séance il y eut des escarmouches entre la famille et le peintre qui eut l'audace de trouver le père Vervelle spirituel. Cette flatterie fit entrer la famille au pas de charge dans le cœur de l'artiste, il donna l'un de ses croquis à Virginie, et une esquisse à la mère.

— Pour rien ? dirent-elles.

Pierre Grassou ne put s'empêcher de sourire.

— Il ne faut pas donner ainsi vos tableaux, c'est de l'argent, lui dit Vervelle.

A la troisième séance, le père Vervelle parla d'une belle galerie de tableaux qu'il avait à sa campagne de Ville-d'Avray : des Rubens, des Gérard-Dow, des Mieris, des Terburg, des Rembrandt, un Titien, des Paul Potter, etc.

— Monsieur Vervelle a fait des folies, dit fastueusement madame Vervelle, il a pour cent mille francs de tableaux.

— J'aime les Arts, reprit l'ancien marchand de bouteilles.

Quand le portrait de madame Vervelle fut commencé, celui du mari était presque achevé, l'enthousiasme de la famille ne connaissait alors plus de bornes. Le notaire avait fait le plus grand éloge du peintre : Pierre Grassou était à ses yeux le plus honnête garçon de la terre, un des artistes les plus rangés qui d'ailleurs avait amassé trente-six mille francs ; ses jours de misère étaient passés, il allait par dix mille francs chaque année, il capitalisait les intérêts ; enfin il était incapable de rendre une femme malheureuse. Cette dernière phrase fut d'un poids énorme dans la balance. Les amis des Vervelle n'entendaient plus parler que du célèbre Fougères. Le jour où Fougères entama le portrait de Virginie, il était in petto déjà le gendre de la famille Vervelle. Les trois Vervelle fleurissaient dans cet atelier qu'ils s'habituèrent à considérer comme une de leurs résidences : il y avait pour eux un inexplicable attrait dans ce local propre, soigné, gentil, artiste. Abyssus abyssum, le bourgeois attire le bourgeois. Vers la fin de la séance, l'escalier fut agité, la porte fut brutalement ouverte, et entra Joseph Bridau : il était à la tempête, il avait les cheveux au vent ; il montra sa grande figure ravagée, jeta partout les éclairs de son regard, tourna tout autour de l'atelier et revint à Grassou brusquement, en ramassant sa redingote sur la région gastrique, et tâchant, mais en vain, de la boutonner, le bouton s'étant évadé de sa capsule de drap.

— Le bois est cher, dit-il à Grassou.

— Ah !

— Les Anglais sont après moi. Tiens, tu peins ces choses-là ?

— Tais-toi donc !

— Ah ! oui !

La famille Vervelle, superlativement choquée par cette étrange apparition, passa de son rouge ordinaire au rouge-cerise des feux violents.

— Ça rapporte ! reprit Joseph. Y a-t-il aubert en fouillouse ?

— Te faut-il beaucoup ?

— Un billet de cinq cents... J'ai après moi un de ces négociants de la nature des dogues, qui, une fois qu'ils ont mordu, ne lâchent plus qu'il n'aient le morceau. Quelle race !

— Je vais t'écrire un mot pour mon notaire...

— Tu as donc un notaire ?

— Oui.

— Ca m'explique alors pourquoi tu fais encore les joues avec des tons roses, excellents pour des enseignes de parfumeur !

Grassou ne put s'empêcher de rougir, Virginie posait.

— Aborde donc la Nature comme elle est ? dit le grand peintre en continuant. Mademoiselle est rousse. Eh ! bien, est-ce un péché mortel ? Tout est magnifique en peinture. Mets-moi du cinabre sur ta palette, réchauffe-moi ces joues-là, piques-y leurs petites taches brunes, beurre-moi cela ? Veux-tu avoir plus d'esprit que la Nature ?

— Tiens, dit Fougères, prends ma place pendant que je vais écrire.

Vervelle roula jusqu'à la table et s'approcha de l'oreille de Grassou. — Mais ce pacant-là va tout gâter, dit le marchand.— S'il voulait faire le portrait de votre Virginie, il vaudrait mille fois le mien, répondit Fougères indigné.

En entendant ce mot, le bourgeois opéra doucement sa retraite vers sa femme stupéfaite de l'invasion de la bête féroce, et assez peu rassurée de la voir coopérant au portrait de sa fille.

— Tiens, suis ces indications, dit Bridau en rendant la palette et prenant le billet. Je ne te remercie pas ! je puis retourner au château de d'Arthez à qui je peins une salle à manger et où Léon de Lora fait les dessus de porte, des chefs-d'œuvre. Viens nous voir ?

Il s'en alla sans saluer, tant il en avait assez d'avoir regardé Virginie.

— Qui est cet homme, demanda madame Vervelle.

— Un grand artiste, répondit Grassou.

Un moment de silence.

— Etes-vous bien sûr, dit Virginie, qu'il n'a pas porté malheur à mon portrait ? il m'a effrayée.

— Il n'y a fait que du bien, répondit Grassou.

— Si c'est un grand artiste, j'aime mieux un grand artiste qui vous ressemble, dit madame Vervelle.

— Ah ! maman, monsieur est un bien plus grand peintre, il me fera tout entière, fit observer Virginie.

Les allures du Génie avaient ébouriffé ces bourgeois, si rangés.

On entra dans cette phase d'automne si agréablement nommée l'Eté de la Saint-Martin. Ce fut avec la timidité du néophyte en présence d'un homme de génie que Verville risqua une invitation de venir à sa maison de campagne dimanche prochain : il savait combien peu d'attraits une famille bourgeoise offrait à un artiste.

— Vous autres ! dit-il, il vous faut des émotions ! des grands spectacles et des gens d'esprit ; mais il y aura de bons vins, et je compte sur ma galerie pour vous compenser l'ennui qu'un artiste comme vous pourra éprouver parmi des négociants.

Cette idolâtrie qui caressait exclusivement son amour-propre charma le pauvre Pierre Grassou, si peu accoutumé à recevoir de tels compliments. L'honnête artiste, cette infâme médiocrité, ce cœur d'or, cette loyale vie, ce stupide dessinateur, ce brave garçon, décoré de l'Ordre royal de la Légion-d'Honneur, se mit sous les armes pour aller jouir des derniers beaux jours de l'année, à Ville-d'Avray. Le peintre vint modestement par la voiture publique, et ne put s'empêcher d'admirer le beau pavillon du marchand de bouteilles, jeté au milieu d'un parc de cinq arpents, au sommet de Ville-d'Avray, au plus beau point de vue. Epouser Virginie, c'était avoir cette belle villa quelque jour ! Il fut reçu par les Verville avec un enthousiasme, une joie, une bonhomie, une franche bêtise bourgeoise qui le confondirent. Ce fut un jour de triomphe. On promena le futur dans les allées couleur nankin qui avaient été ratissées comme elles devaient l'être pour un grand homme. Les arbres eux-mêmes avaient un air peigné, les gazons étaient fauchés. L'air pur de la campagne amenait des odeurs de cuisine infiniment réjouissantes. Tous, dans la maison, disaient : Nous avons un grand artiste. Le petit père Verville roulait comme une pomme dans son parc, la fille serpentait comme une anguille, et la mère suivait d'un pas noble et digne. Ces trois êtres ne lâchèrent pas Grassou pendant sept heures. Après le dîner, dont la durée égala la somptuosité, monsieur et madame Verville arrivèrent à leur grand coup de théâtre, à l'ouverture de la galerie illuminée par des lampes à effets calculés. Trois voisins, anciens commerçants, un oncle à succession, mandés pour l'ovation du grand artiste, une vieille demoiselle Verville et les convives suivirent Grassou dans la galerie, assez curieux d'avoir son opinion sur la fameuse galerie du petit père Verville, qui les assommait de la valeur fabuleuse de ses tableaux. Le marchand de bouteilles semblait avoir voulu lutter avec le roi Louis-Philippe et les galeries de Versailles. Les tableaux magnifiquement encadrés avaient des étiquettes où se lisaient en lettres noires sur fond d'or :

RUBENS.

Danses de faunes et de nymphes.

REMBRANDT.

Intérieur d'une salle de dissection. Le docteur Tromp faisant sa leçon à ses élèves.

Il y avait cent cinquante tableaux tous vernis, époussetés, quelques-uns étaient couverts de rideaux verts qui ne se tiraient pas en présence des jeunes personnes.

L'artiste resta les bras cassés, la bouche béante, sans parole sur les lèvres, en reconnaissant la moitié de ses tableaux dans cette galerie : il était Rubens, Paul Potter, Mieris, Metz, Gérard Dow ! il était à lui seul vingt grands maîtres. — Qu'avez-vous ? vous pâlissez !

— Ma fille, un verre d'eau, s'écria la mère Vervelle.

Le peintre prit le père Vervelle par le bouton de son habit, et l'emmena dans un coin, sous prétexte de voir un Murillo. Les tableaux espagnols étaient alors à la mode.

— Vous avez acheté vos tableaux chez Elie Magus ?

— Oui, tous originaux !

— Entre nous, combien vous a-t-il vendu ceux que je vais vous désigner ?

Tous deux, ils firent le tour de la galerie. Les convives furent émerveillés du sérieux avec lequel l'artiste procédait en compagnie de son hôte à l'examen des chefs-d'œuvre.

— Trois mille francs ! dit à voix basse Vervelle en arrivant au dernier ; mais je dis quarante mille francs !

— Quarante mille francs un Titien ? reprit à haute voix l'artiste, mais ce serait pour rien.

— Quand je vous le disais, j'ai pour cent mille écus de tableaux s'écria Vervelle.

— J'ai fait tous ces tableaux-là, lui dit à l'oreille Pierre Grassou, je ne les ai pas vendus tous ensemble plus de dix mille francs...

— Prouvez-le-moi, dit le marchand de bouteilles, et je double la dot de ma fille, car alors vous êtes Rubens, Rembrandt, Terburg, Titien !

— Et Magus est un fameux marchand de tableaux ! dit le peintre qui s'expliqua l'air vieux de ses tableaux et l'utilité des sujets que lui demandait le brocanteur.

Loin de perdre dans l'estime de son admirateur, monsieur de Fougères, car la famille persistait à nommer ainsi Pierre Grassou, grandit si bien, qu'il fit gratis les portraits de la famille, et les offrit naturellement à son beau père, à sa belle-mère et à sa femme.

Aujourd'hui, Pierre Grassou, qui ne manque pas une seule Exposition, passe pour un des bons peintres de portraits. Il gagne une douzaine de mille francs par an, et gâte pour cinq cents francs de toiles. Sa femme a eu six mille francs de rentes en dot, il vit avec son beau père et sa belle-mère. Les Vervelle et les Grassou, qui s'entendent à merveille, ont voiture et sont les plus heureux gens du monde. Pierre Grassou ne sort pas d'un cercle bourgeois où il est considéré comme un des plus grands artistes de l'époque, et il ne se dessine pas un portrait de famille, entre la barrière du Trône et la rue du Temple, qui ne se fasse chez lui, qui ne se paie au moins cinq cents francs. Comme il s'est très-bien montré dans les émeutes du 12 mai, il a été nommé Officier de la Légion-d'Honneur. Il est chef de bataillon dans la Garde nationale. Le Musée de Versailles n'a pas pu se dispenser de commander une bataille à un si excellent citoyen. Madame de Fougères adore son époux à qui elle a donné deux enfants. Ce peintre, bon père et bon époux, ne peut cependant pas ôter de son cœur une fatale pensée : les artistes se moquent de lui, son nom est un terme de mépris dans les ateliers, les feuilletons ne s'occupent pas de ses ouvrages. Mais il travaille toujours, et il se porte à l'Académie où il entrera. Puis, vengeance qui lui dilate le cœur ! il achète des tableaux aux peintres célèbres quand ils sont gênés, et il remplace les croûtes de la galerie de Ville-d'Avray par de vrais chefs-d'œuvre, qui ne sont pas de lui. On connaît des médiocrités plus taquines et plus méchantes que celle de Pierre Grassou qui, d'ailleurs, est d'une bienfaisance anonyme et d'une obligeance parfaite.

Paris, décembre 1839.



Guy de  
Maupassant

## LE MODÈLE

Arrondie en croissant de lune, la petite ville d'Étretat, avec ses falaises blanches, son galet blanc et sa mer bleue, reposait sous le soleil d'un grand jour de juillet. Aux deux pointes de ce croissant, les deux portes, la petite à droite, la grande à gauche, avançaient dans l'eau tranquille, l'une son pied de naine, l'autre sa jambe de colosse ; et l'aiguille, presque aussi haute que la falaise, large d'en bas, fine au sommet, pointait vers le ciel sa tête aiguë.

Sur la plage, le long du flot, une foule assise regardait les baigneurs. Sur la terrasse du Casino, une autre foule, assise ou marchant, étalait sous le ciel plein de lumière un jardin de toilettes où éclataient des ombrelles rouges et bleues, avec de grandes fleurs brodées en soie dessus.

Sur la promenade, au bout de la terrasse, d'autres gens, les calmes, les tranquilles, allaient d'un pas lent, loin de la cohue élégante.

Un jeune homme, connu, célèbre, un peintre, Jean Summer, marchait d'un air morne, à côté d'une petite voiture de malade où reposait une jeune femme, sa femme. Un domestique poussait doucement cette sorte de fauteuil roulant, et l'estropiée contemplait d'un œil triste la joie du ciel, la joie du jour, et la joie des autres.

Ils ne parlaient point. Ils ne se regardaient pas.

— Arrêtons-nous un peu, dit la femme.

Ils s'arrêtèrent, et le peintre s'assit sur un pliant, que lui présenta le valet.

Ceux qui passaient derrière le couple immobile et muet le regardaient d'un air attristé. Toute une légende de dévouement courait. Il l'avait épousée malgré son infirmité, touché par son amour, disait-on.

Non loin de là, deux jeunes hommes causaient, assis sur un cabestan, et le regard perdu vers l'horizon.

— Non, ce n'est pas vrai ; je te dis que je connais beaucoup Jean Summer.

— Mais alors, pourquoi l'a-t-il épousée ? Car elle était déjà infirme, lors de son mariage, n'est-ce pas ?

— Parfaitement. Il l'a épousée... il l'a épousée... comme on épouse, parbleu, par sottise !

— Mais encore ?...

— Mais encore... mais encore, mon ami. Il n'y a pas d'encore. On est bête, parce qu'on est bête. Et puis, tu sais bien que les peintres ont la spécialité des mariages ridicules ; ils épousent presque tous des modèles, des vieilles maîtresses, enfin des femmes avariées sous tous les rapports. Pourquoi cela ? Le sait-on ? Il semblerait, au contraire, que la fréquentation constante de cette race de dindes qu'on nomme les modèles aurait dû les dégoûter à tout jamais de ce genre de femelles. Pas du tout. Après les avoir fait poser, ils les épousent. Lis donc ce petit livre, si vrai, si cruel et si beau, d'Alphonse Daudet : *les Femmes d'artistes*.

Pour le couple que tu vois là, l'accident s'est produit d'une façon spéciale et terrible. La petite femme a joué une comédie ou plutôt un drame effrayant. Elle a risqué le tout pour le tout, enfin. Était-elle sincère ? Aimait-elle Jean ? Sait-on jamais cela ? Qui donc pourra déterminer d'une façon précise ce qu'il y a d'âpreté et ce qu'il y a de réel dans les actes des femmes ? Elles sont toujours sincères dans une éternelle mobilité d'impressions. Elles sont emportées, criminelles, dévouées, admirables, et ignobles, pour obéir à d'insaisissables émotions. Elles mentent sans cesse, sans le vouloir, sans le savoir, sans comprendre, et elles ont, avec cela, malgré cela, une franchise absolue de sensations et de sentiments qu'elles témoignent par des résolutions violentes, inattendues, incompréhensibles, folles, qui déroutent nos raisonnements, nos habitudes de pondération et toutes nos combinaisons égoïstes. L'imprévu et la brusquerie de leurs déterminations font qu'elles demeurent pour nous d'indéchiffrables énigmes. Nous nous demandons toujours : « Sont-elles sincères ? Sont-elles fausses ? »

— Mais, mon ami, elles sont en même temps sincères et fausses, parce qu'il est dans leur nature d'être les deux à l'extrême et de n'être ni l'un ni l'autre.

Regarde les moyens qu'emploient les plus honnêtes pour obtenir de nous ce qu'elles veulent. Ils sont compliqués et simples, ces moyens. Si compliqués que nous ne les devinons jamais à l'avance, si simples qu'après en avoir été les victimes, nous ne pouvons nous empêcher de nous en étonner et de nous dire : « Comment ! elle m'a joué si bêtement que ça ? »

Et elles réussissent toujours, mon bon, surtout quand il s'agit de se faire épouser.

Mais voici l'histoire de Summer.

La petite femme est un modèle, bien entendu. Elle posait chez lui. Elle était jolie, élégante surtout, et possédait, paraît-il, une taille divine. Il devint amoureux d'elle, comme on devient amoureux de toute femme un peu séduisante qu'on voit souvent. Il s'imagina qu'il l'aimait de toute son âme. C'est là un singulier phénomène. Aussitôt qu'on désire une femme, on croit sincèrement qu'on ne pourra plus se passer d'elle pendant tout le reste de sa vie. On sait fort bien que la chose vous est déjà arrivée ; que le dégoût a toujours suivi la possession ; qu'il faut, pour pouvoir user son existence à côté d'un autre être, non pas un brutal appétit physique, bien vite éteint, mais une accordance d'âme, de tempérament et d'humeur. Il faut savoir démêler, dans la séduction qu'on subit, si elle vient de la forme corporelle, d'une certaine ivresse sensuelle ou d'un charme profond de l'esprit.

Enfin, il crut qu'il l'aimait ; il lui fit un tas de promesses de fidélité et il vécut complètement avec elle.

Elle était vraiment gentille, douée de cette niaiserie élégante qu'ont facilement les petites Parisiennes. Elle jacassait, elle babillait, elle disait des bêtises qui semblaient spirituelles par la manière drôle dont elles étaient débitées. Elle avait à tout moment des gestes gracieux bien faits pour séduire un œil de peintre. Quand elle levait les bras, quand elle se penchait, quand elle montait en voiture, quand elle vous tendait la main, ses mouvements étaient parfaits de justesse et d'à-propos.

Pendant trois mois, Jean ne s'aperçut point qu'au fond elle ressemblait à tous les modèles.

Ils louèrent pour l'été une petite maison à Andressy.

J'étais là, un soir, quand germèrent les premières inquiétudes dans l'esprit de mon ami.

Comme il faisait une nuit radieuse, nous voulûmes faire un tour au bord de la rivière. La lune versait dans l'eau frissonnante une pluie de lumière, émiettait ses reflets jaunes dans les remous, dans le courant, dans tout le large fleuve lent et fuyant.

Nous allions le long de la rive, un peu grisés par cette vague exaltation que jettent en nous ces soirs de rêve. Nous aurions voulu accomplir des choses surhumaines, aimer des êtres inconnus, délicieusement poétiques. Nous sentions frémir en nous des extases, des désirs, des aspirations étranges. Et nous nous taisions, pénétrés par la sereine et vivante fraîcheur de la nuit charmante, par cette fraîcheur de la lune qui semble traverser le corps, le pénétrer, baigner l'esprit, le parfumer et le tremper de bonheur.

Tout à coup Joséphine (elle s'appelle Joséphine) poussa un cri :

— Oh ! as-tu vu le gros poisson qui a sauté là-bas ?

Il répondit sans regarder, sans savoir :

— Oui, ma chérie.

Elle se fâcha.

— Non, tu ne l'as pas vu, puisque tu avais le dos tourné.

Il sourit :

— Oui, c'est vrai. Il fait si bon que je ne pense à rien.

Elle se tut ; mais, au bout d'une minute, un besoin de parler la saisit, et elle demanda :

— Iras-tu demain à Paris ?

Il prononça :

— Je n'en sais rien.

Elle s'irritait de nouveau :

— Si tu crois que c'est amusant, ta promenade sans rien dire ! On parle, quand on n'est pas bête.

Il ne répondit pas. Alors, sentant bien, grâce à son instinct pervers de femme, qu'elle allait l'exaspérer, elle se mit à chanter cet air irritant dont on nous a tant fatigué les oreilles et l'esprit depuis deux ans :

Je regardais en l'air.

Il murmura :

— Je t'en prie, tais-toi.

Elle prononça, furieuse :

— Pourquoi veux-tu que je me taise ?

Il répondit :

— Tu nous gâtes le paysage.

Alors la scène arriva, la scène odieuse, imbécile, avec les reproches inattendus, les récriminations intempestives, puis les larmes. Tout y passa. Ils rentrèrent. Il l'avait laissée aller, sans répliquer, engourdi par cette soirée divine, et atterré par cet orage de sottises.

Trois mois plus tard, il se débattait éperdument dans ces liens invincibles et invisibles, dont une habitude pareille enlace notre vie. Elle le tenait, l'opprimait, le martyrisait. Ils se querellaient du matin au soir, s'injuriaient et se battaient.

À la fin, il voulut en finir, rompre à tout prix. Il vendit toutes ses toiles, emprunta de l'argent aux amis, réalisa vingt mille francs (il était encore peu connu) et il les laissa un matin sur la cheminée avec une lettre d'adieu.

Il vint se réfugier chez moi.

Vers trois heures de l'après-midi, on sonna. J'allai ouvrir. Une femme me sauta au visage, me bouscula, entra et pénétra dans mon atelier : c'était elle.

Il s'était levé en la voyant paraître.

Elle lui jeta aux pieds l'enveloppe contenant les billets de banque, avec un geste vraiment noble, et, d'une voix brève :

— Voici votre argent. Je n'en veux pas.

Elle était fort pâle, tremblante, prête assurément à toutes les folies. Quant à lui, je le voyais pâlir aussi, pâlir de colère et d'exaspération, prêt, peut-être, à toutes les violences.

Il demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Elle répondit :

— Je ne veux pas être traitée comme une fille. Vous m'avez implorée, vous m'avez prise. Je ne vous demandais rien. Gardez-moi !

Il frappa du pied :

— Non, c'est trop fort ! Si tu crois que tu vas...

Je lui avais saisi le bras :

— Tais-toi, Jean. Laisse-moi faire.

J'allai vers elle, et doucement, peu à peu, je lui parlai raison, je vidai le sac des arguments qu'on emploie en pareille circonstance. Elle m'écoutait, immobile, l'œil fixe, obstinée et muette.

À la fin, ne sachant plus que dire, et voyant que la scène allait mal finir, je m'avisai d'un dernier moyen. Je prononçai :

— Il t'aime toujours, ma petite ; mais sa famille veut le marier, et tu comprends !... Elle eut un sursaut :

— Ah !... ah !... je comprends alors...

Et, se tournant vers lui :

— Tu vas... tu vas... te marier ?

Il répondit carrément :

— Oui.

Elle fit un pas :

— Si tu te maries, je me tue... tu entends.

Il prononça en haussant les épaules :

— Eh bien... tue-toi !

Elle articula deux ou trois fois, la gorge serrée par une angoisse effroyable :

— Tu dis ?... tu dis ?... tu dis ?... répète !

Il répéta :

— Eh bien, tue-toi, si cela te fait plaisir !

Elle reprit, toujours effrayante de pâleur :

— Il ne faudrait pas m'en défier. Je me jetterais par la fenêtre.

Il se mit à rire, s'avança vers la fenêtre, l'ouvrit, et, saluant comme une personne qui fait des cérémonies pour ne point passer la première :

— Voici la route. Après vous !

Elle le regarda une seconde d'un œil fixe, terrible, affolé ; puis, prenant son élan comme pour sauter une haie dans les champs, elle passa devant moi, devant lui, franchit la balustrade et disparut...

Je n'oublierai jamais l'effet que me fit cette fenêtre ouverte, après l'avoir vu traverser par ce corps qui tombait ; elle me parut en une seconde grande comme le ciel et vide comme l'espace. Et je reculai instinctivement, n'osant pas regarder, comme si j'allais tomber moi-même.

Jean, éperdu, ne faisait pas un geste.

On rapporta la pauvre fille avec les deux jambes brisées. Elle ne marchera plus jamais.

Son amant, fou de remords et peut-être aussi touché de reconnaissance, l'a reprise et épousée.

Voilà, mon cher.

Le soir venait. La jeune femme, ayant froid, voulut partir ; et le domestique se remit à rouler vers le village la petite voiture d'invalides. Le peintre marchait à côté de sa femme, sans qu'ils eussent échangé un mot, depuis une heure.



ETA Hoffmann

## LA COUR D'ARTUS

*Traduit par Henry Egmont*

### I

Tu as sans doute entendu déjà, lecteur bienveillant, bien des récits sur la ville ancienne et commerçante de Dantzig. Tu connais peut-être, grâce à mainte description, tout ce qu'elle renferme de remarquable ; mais j'aimerais mieux savoir que tu l'as visitée jadis toi-même, et que tu as vu de tes propres yeux la merveilleuse enceinte dans laquelle je vais te conduire : je veux parler de la Cour d'Artus.

Durant la matinée, cette salle est encombrée d'une foule immense formée d'individus de toutes les nations, qui vont et viennent en se livrant à leurs affaires commerciales, et un tapage confus y étourdit les oreilles. Mais l'heure de la bourse une fois passée, lorsque les principaux négociants sont à diner, et qu'il ne passe plus dans ce lieu servant de jonction entre deux rues que quelques personnes isolées, c'est cet instant, cher lecteur, que tu devais choisir dans ton séjour à Dantzig pour te rendre à la Cour d'Artus. Un demi-jour magique se glissait à travers les sombres vitraux, et toutes les figures sculptées et moulées dont toutes les parois de l'édifice sont richement ornées, semblaient alors devenir mobiles et vivantes. Des cerfs aux immenses ramures et d'autres animaux fantastiques fixaient sur toi du plafond d'ardents regards que tu osais à peine soutenir. Aussi, plus le crépuscule devenait sombre, plus la statue de marbre du vieux roi élevée au milieu de la salle te causait une émotion de terreur. La grande fresque où sont représentées les vertus et les vices, avec leurs noms au bas, perdait sensiblement de sa moralité ; car, tandis que les vertus se confondaient déjà près du ceintre dans une teinte vaporeuse, les vices, personnifiés par des femmes merveilleusement belles, avec des vêtements somptueux de couleurs éclatantes et variées, ressortaient à l'œil comme de séduisantes apparitions et semblaient vouloir te captiver par le doux gazouillement de leurs voix.

Tu arrêtais plus volontiers ton regard sur la frise étroite et longue qui fait presque le tour de la salle, et où l'on a peint, en groupes gracieux, en pompeux cortèges, les élégantes milices au riche costume de l'ancienne ville impériale. De vénérables bourguemestres, à l'air important et réfléchi, chevauchent en tête sur de fringants coursiers superbement harnachés, et les tambours, les fifres, les halbardiers s'avancent avec une apparence si belliqueuse et si vraie que tu crois entendre leurs fanfares joyeuses, et que tu t'attends à les voir sortir en effet par cette grande fenêtre là-bas qui donne sur *le marché long*. — En cette occurrence, lecteur bienveillant, si toutefois tu sais habilement manier un crayon, tu n'auras pu certainement résister à l'envie de faire le croquis de ce magnifique bourguemestre suivi d'un si joli page. Il y avait toujours autrefois sur des tables à l'entour de la salle ce qu'il fallait pour écrire, et ce matériel, entretenu aux frais de la ville, devait redoubler ta tentation. Mais si tu étais bien le maître de la satisfaire,

bienveillant lecteur, il n'en était pas de même du jeune Traugott, à qui une fantaisie semblable valut mille désagréments et mille infortunes.

« Veuillez, mon cher monsieur Traugott, aviser sur-le-champ notre ami de Hambourg de la conclusion de cette affaire, » disait messire Elias Roos, négociant distingué de qui Traugott devait bientôt devenir l'associé et le gendre, en épousant sa fille Christina. Le jeune homme trouva avec peine une petite place au bout d'une table, il prit une feuille de papier, trempa sa plume dans l'écritoire, et il allait commencer par une hardie majuscule, lorsque, voulant repasser sommairement en esprit l'objet de sa missive, il leva les yeux en l'air.

Le hasard voulut que son regard tombât précisément sur ces deux figures peintes du cortège dont l'aspect le remplissait toujours d'une profonde et inconcevable tristesse. Un homme à l'air grave, presque sombre, avec une barbe noire en désordre, et magnifiquement vêtu, s'avancait sur un cheval dont les rênes étaient tenues par un séduisant jeune homme qu'à sa chevelure tressée en boucles abondants et à son costume élégant de diverses couleurs on aurait presque pu prendre pour une femme. Si la physionomie du vieillard provoquait dans l'âme une terreur secrète, en revanche dans les traits du jeune page se reflétait tout un monde de délicieuses et décevantes émotions. La vue de ces deux personnages captivait constamment Traugott d'une manière irrésistible, et cette fois encore, il arriva qu'au lieu de rédiger la lettre d'avis d'Elias Roos pour Hambourg, il demeurait absorbé par la contemplation du merveilleux tableau, laissant sa main distraite griffonner sur la feuille de papier. Il était depuis quelques minutes dans cette situation, lorsque quelqu'un lui frappa sur l'épaule par derrière, et dit d'une voix creuse : « Bien ! très-bien ! bravo, jeune homme ! voilà qui peut tourner à bien. » Traugott, réveillé de sa rêverie, se retourna avec vivacité ; mais il demeura comme frappé de la foudre, muet de surprise et d'effroi, à l'aspect de la sombre figure du cortège qui se tenait près de lui, immobile, et qui évidemment venait de prononcer ces paroles, tandis qu'à ses côtés un jeune homme délicat et d'une beauté rare, lui souriait d'un air de tendresse ineffable.

« Mais ce sont eux ! se dit Traugott intérieurement, ce sont eux-mêmes. Les voilà prêts à se débarrasser de leurs sombres manteaux, et à se montrer dans leurs brillants costumes du vieux temps. » — La foule se pressait et s'agitait confusément, et bientôt Traugott perdit de vue les deux figures étrangères, mais lui restait stupéfait, dans la même attitude, et pour ainsi dire changé en statue, sa lettre d'avis à la main, quoique l'heure de la bourse fût déjà passée depuis long-temps et qu'il n'y eût plus dans la salle que quelques individus solitaires. — Enfin, Traugott vit venir à lui messire Elias Roos, accompagné de deux personnes inconnues. « À quoi donc rêvez-vous encore à une heure aussi avancée, mon digne monsieur Traugott ! avez-vous exactement expédié la lettre d'avis ? » Traugott lui tendit sans réflexion la feuille de papier ; sur quoi messire Elias Roos, avec un geste de désespoir, et frappant du pied par terre avec un courroux progressif, s'écria d'un ton de voix dont toute la salle retentit : « Hélas ! mon Dieu ! déplorables enfantillages ! — Révérend monsieur Traugott ! gendre évaporé, imprudent associé, votre honneur a donc tout-à-fait le diable au corps : la lettre, la lettre d'avis ! ô mon Dieu, le courrier parti !... »

Messire Elias Roos étouffait de colère. Les deux étrangers souriaient à la vue de la singulière lettre d'avis peu susceptible en effet d'aucun emploi. Immédiatement après ces mots :

*En réponse à votre honorée du 20 courant qui nous mandait...*

Traugott avait dessiné en traits hardis et gracieux les deux figures du vieillard et du page. — Les deux messieurs essayèrent par leurs propos flatteurs de calmer l'esprit de messire Elias Roos. Mais celui-ci, tiraillant dans tous les sens sa perruque ronde, et frappant de son jonc par terre, ne cessait de s'écrier : « Maudite jeunesse ! il a un correspondant à mettre en demeure, il s'amuse à dessinailler. Voilà dix mille marcs de flambés ! — Dix mille marcs ! » répéta-t-il d'un ton larmoyant et avec un geste énergique de dépit.

« Tranquillisez-vous, cher monsieur Roos, dit enfin le plus âgé des deux étrangers. Le courrier est parti, à la vérité, mais dans une heure je dois envoyer justement à Hambourg une estafette qui se chargera de votre lettre d'avis, de sorte que votre correspondant la recevra plus tôt encore que par la poste.

» Homme inappréciable ! ami généreux ! » s'écria messire Elias Roos, dont le visage rayonnait du plus vif éclat. — Traugott s'était remis de sa fâcheuse alerte, et il se disposait à se rasseoir pour écrire la lettre d'avis, mais messire Elias Roos l'en empêcha en grommelant entre ses dents d'un air ironique : « C'est inutile, mon jeune étourdi ! » — Tandis que le négociant écrivait avec une extrême diligence, le plus âgé de ses compagnons s'approcha du jeune Traugott, qui restait là silencieux et mortifié, et lui dit : « Vous paraissez n'être pas ici à votre place, mon cher Monsieur ! il ne serait jamais venu à l'idée d'un vrai négociant de se mettre à faire un croquis au lieu de rédiger une lettre indispensable. » Traugott dut prendre cette observation pour un reproche qui n'était que trop bien fondé, il répliqua un peu troublé : « Mon Dieu ! combien cette main n'a-t-elle pas écrit déjà d'excellentes lettres commerciales ; ce n'est que par hasard que d'aussi étranges fantaisies me passent par l'esprit. — Eh, non, ami ! répliqua en souriant l'étranger, ce ne sont peut-être pas des fantaisies aussi étranges ! car je parierais que toute votre correspondance ne vaut pas ces figures esquissées avec tant de grâce et de fermeté. Cela annonce vraiment un génie particulier. » Tout en parlant, l'étranger avait pris dans la main du jeune homme la lettre d'avis si bizarrement transformée en feuillet d'album, et après l'avoir soigneusement pliée, il l'avait mise dans sa poche.

Alors Traugott sentit s'affermir en lui la conviction qu'il avait réellement produit quelque chose de bien supérieur à une lettre marchande : une inspiration nouvelle s'éveilla au fond de son âme ; et quand messire Elias Roos, après avoir terminé sa lettre, lui répéta d'un air de blâme et de mécontentement : « Vos enfantillages auraient pu me faire perdre dix mille marcs ! » Il répliqua alors d'un ton plus élevé et plus net que de coutume : « Que votre honneur veuille bien prendre des airs moins singuliers envers moi, car autrement je renonce à vous expédier jamais aucune lettre d'avis, et toute relation d'intérêt cessera entre nous deux. » Messire Elias ramena de ses deux mains sa perruque dans une position régulière, et murmura en le regardant fixement : « Très-cher associé, mon fils affectionné, que signifient ces paroles altières ?... » — Le vieux Monsieur s'interposa alors entre eux, peu de mots suffirent pour rétablir la bonne harmonie, et ils se dirigèrent tous pour dîner vers le logis de messire Elias, qui avait invité les deux étrangers.

Mademoiselle Christina vint recevoir les convives en toilette de cérémonie et soigneusement tirée à quatre épingles, et bientôt elle fit adroitement manœuvrer la douche d'argent un peu massive pour sa main délicate. Il me serait facile, bienveillant lecteur, de tracer ici le portrait détaillé des cinq personnes assises à cette table ; mais je craindrais que mes esquisses imparfaites ne fussent trop au-dessous des vivantes silhouettes dessinées par Traugott lui-même sur la lettre caractéristique, car le dîner va

bientôt finir, et les merveilleuses aventures de ce brave jeune homme, que j'ai entrepris d'écrire à ton intention, bienveillant lecteur, m'entraînent d'une façon irrésistible.

Tu sais déjà, cher lecteur, par ce qui précède, que messire Elias porte une perruque ronde, et je n'ai guères besoin d'en dire davantage ; car d'après ses propres discours tu dois facilement te représenter ce petit homme rond avec son habit puce, sa veste et sa culotte à boutons en filigrane d'or. Quant à Traugott, je m'étendrai davantage sur son compte, car il est le véritable héros de cette histoire. Mais s'il est vrai que la manifestation des sentiments et des habitudes individuels formule ordinairement à l'esprit l'image de telle ou telle physionomie de manière à créer cette harmonie merveilleuse et indéfinissable que nous appelons caractère dans les êtres humains ; dès-lors, cher lecteur, mes confidences te rendront aisément familiers le visage et la tournure de Traugott. Dans le cas contraire, tout mon bavardage n'aura servi à rien, et tu seras libre de considérer le présent récit comme non-avenu.

Les deux autres messieurs sont l'oncle et le neveu, ci-devant marchands, actuellement faisant des affaires avec les capitaux qu'ils ont amassés, et amis intimes de messire Elias Roos, c'est-à-dire en relation d'intérêt avec lui pour des sommes considérables. Ils demeurent à Königsberg, ils sont vêtus tout-à-fait à l'anglaise, portent avec eux un tire-bottes d'acajou fait à Londres, sont des amateurs d'art distingués, et se recommandent en général par la politesse et le bon ton de leurs manières. L'oncle possède un cabinet d'objets d'art, et il fait des collections de dessins (témoin la lettre d'avis dérobée à Traugott).

À la vérité, lecteur bienveillant, c'était surtout mademoiselle Christina qu'il m'importait de te dépeindre le plus fidèlement possible, car je prévois que son image fugitive disparaîtra bientôt de la scène. Je ferai donc bien de lui consacrer immédiatement quelques lignes. Figure-toi, cher lecteur, une personne de moyenne taille, bien nourrie, âgée de 22 ou 23 ans, le visage rond, le nez court et un peu retroussé, des yeux d'un bleu limpide et caressant, qui ont l'air de sourire complaisamment à tout le monde, et de dire : Je vais me marier bientôt. Sa peau est d'une blancheur éclatante, ses cheveux ne sont pas décidément roux. Elle a des lèvres un tant soit peu lascives, et une bouche un peu trop grande, il est vrai, et qu'elle contracte d'une manière assez singulière, mais en découvrant alors deux rangées de dents blanches comme des perles. Si par aventure un incendie, dévorant la maison voisine, projetait les flammes jusques dans sa chambre, ce ne serait qu'après avoir donné à son serin sa pâture habituelle et rangé soigneusement le linge revenu de la lessive, qu'elle irait prévenir messire Elias à son comptoir que le logis court risque d'être brûlé. Jamais il n'est sorti de ses mains un gâteau aux amandes imparfait, et jamais elle n'a manqué une sauce au beurre, car elle est incapable de tourner une seule fois par distraction la cuillère en sens inverse.

Messire Elias Roos avait déjà versé le dernier verre de vieux vin de France à ses convives. Je remarquerai seulement en passant que Christina ressentait pour Traugott l'affection la plus vive, en raison de son prochain mariage avec lui, car de quoi diable se serait-elle occupée si elle n'était pas devenue la femme de quelqu'un ? — Après le dîner, messire Elias Roos proposa à ses hôtes une promenade sur les remparts. Avec quel plaisir Traugott, dont l'âme n'avait jamais éprouvé autant d'étranges sensations que dans cette journée, ne se serait-il pas séparé de la société ! mais la chose était impraticable. Car au moment où il allait franchir le seuil de la porte, sans même avoir baisé la main de sa future, messire Elias l'attrapa par le pan de son habit en s'écriant : « Mon digne gendre, aimable associé, vous ne nous quitterez pas ainsi ? » Et Traugott fut obligé de demeurer.

Un professeur de physique soutenait que l'esprit suprême des mondes devait, en praticien habile, avoir organisé quelque part une machine électrique gigantesque d'où s'échappaient mille courants mystérieux dirigés sur nous, à travers lesquels nous pouvions bien pendant long-temps courir à l'abri de leurs atteintes, mais qu'un moment arrivait enfin où, frappés au dépourvu par une commotion foudroyante, nous voyions tout subir autour de nous une complète métamorphose. Traugott avait sans doute fait une de ces rencontres fatales, au moment où il aperçut vivantes derrière lui les deux figures qu'il dessinait sans réflexion ; car cette étrange apparition l'avait frappé comme un coup de foudre, et semblait avoir donné une existence réelle et positive aux rêves et aux pressentiments confus de son âme. Adieu la timidité qui autrefois enchaînait sa langue dès que la conversation tombait sur les mystérieux sentiments qui le préoccupaient ! Aussi, quand l'oncle vint à critiquer les peintures si originales de la Cour d'Artus comme entachées de mauvais goût, et blâma le caractère romanesque des costumes de la milice, Traugott avança hardiment qu'il se pouvait bien, à la vérité, que tout cela ne s'accordât pas parfaitement avec les règles du bon goût, mais que néanmoins, pour lui, et sans doute aussi pour bien d'autres, les peintures de la Cour d'Artus évoquaient un monde merveilleux et fantastique, et que même il avait lu dans les regards de certains personnages de ces tableaux, regards plus significatifs, plus éloquentes que des paroles, le présage assuré qu'il pourrait devenir lui aussi un grand artiste, et peindre un jour des œuvres dignes de l'atelier mystérieux où ils avaient jadis pris naissance.

La physionomie de messire Elias prit une apparence encore plus niaise que de coutume en entendant son gendre futur tenir des propos aussi transcendants. Mais le vieux Monsieur répéta alors, avec un sourire malicieux, qu'il ne concevait pas que Traugott eût embrassé la profession de négociant au lieu de s'adonner aux beaux-arts. Cet homme déplaisait souverainement à Traugott. Aussi durant toute la promenade, celui-ci s'entretint avec le neveu qui se montra fort affable et bon compagnon. « Ô mon Dieu ! disait-il à Traugott, combien je vous envie votre beau, votre admirable talent ! Ah ! si je savais dessiner comme vous ! Ce ne sont pas les dispositions qui me manquent : j'ai déjà fort joliment dessiné des nez, des yeux, des oreilles, et même trois ou quatre têtes entières, mais les affaires, bon Dieu ! les affaires !

— J'aurais cru, dit Traugott, que, dès qu'on se sentait une véritable vocation pour les arts, on dût renoncer absolument à toute autre affaire.

— Vous voulez dire se faire artiste enfin. Ah ! mon digne Monsieur, comment pouvez-vous parler ainsi ? Voyez-vous, j'ai réfléchi là-dessus plus sérieusement que personne, et étant moi-même aussi passionné pour l'art, j'ai approfondi la question plus que je ne saurais dire. Aussi, je me contenterai de quelques indications sommaires. » Notre homme prononça ces mots d'un air si important et si solennel, que Traugott ressentit involontairement un certain respect pour lui.

« Vous m'accorderez, poursuivit le neveu après avoir prisé et éternué deux fois, que l'art sème de fleurs le chemin de la vie : distraire et recréer l'esprit fatigué d'un travail réel, tel est le but que s'efforcent d'atteindre tous les arts, qui y réussissent d'autant mieux que leurs œuvres sont plus parfaites. C'est un but clairement indiqué par l'exemple de tous les jours, car celui-là seul qui s'applique à la culture des arts jouit de ce bien être que ne sauraient atteindre ceux qui les envisagent, contrairement à toute idée raisonnable, comme l'affaire la plus importante de la vie, comme le plus noble emploi des facultés humaines. Ainsi donc, mon cher, que les discours de mon oncle ne vous

fassent pas renoncer aux occupations sérieuses, pour vous lancer dans une condition pleine d'instabilité et de déceptions. »

Ici le neveu s'arrêta, comme pour attendre la réponse de Traugott ; mais celui-ci restait tout interdit et silencieux. Tout ce qu'il venait d'entendre lui paraissait inexprimablement naïf. Il se contenta de demander : « Mais qu'appellez-vous donc le but sérieux de la vie ? » Le neveu le regarda d'un air tant soit peu ébahi : « Eh bien, mon Dieu ! dit-il enfin, vous m'accorderez bien que nous sommes sur terre pour vivre, et comment, je vous le demande, vivent les artistes de profession, constamment tourmentés par la gêne et le besoin ? » Là-dessus, il débita à tort et à travers mille phrases oratoires et fleuries, et ses conclusions furent à peu près que le bien être de la vie consistait à n'avoir point de dettes et à posséder au contraire beaucoup d'argent, à bien boire et à bien manger, à avoir une jolie femme, et même de jolis enfants qui ne fassent jamais de taches de graisse à leurs petits habits du dimanche, et ainsi de suite. Traugott se sentait le cœur serré, et il éprouva un soulagement réel après avoir quitté son raisonnable interlocuteur, et en se retrouvant tout seul dans sa chambre.

« Quelle pitoyable et pauvre existence est donc la mienne ! se dit-il à lui-même. Durant les jours dorés du printemps, et quand, jusqu'au fond des rues les plus obscures de la ville, on respire la tiède haleine du vent d'est, dont le doux murmure semble apporter la nouvelle de tant de merveilleuses harmonies qui célèbrent dans les bois et dans les prairies la fête de la nature, que fais-je alors ? je me traîne languissant et plein de mauvaise humeur dans le comptoir enfumé de messire Elias Roos ; je trouve là des visages blêmes devant de grands pupitres difformes ; et le bruit des grands livres qu'on feuillette, le tintement des piles d'argent, de sourds et inintelligibles murmures interrompent seuls le morne silence produit par le travail, et quel travail ! — À quoi bon tant de combinaisons abstraites, tant d'écritures compliquées ? C'est uniquement pour faire affluer dans la caisse les ducats, et pour entasser les offrandes sur l'autel de l'insatiable Mammon !

Mais avec quelle ivresse l'artiste, le peintre ne va-t-il pas alors respirer l'air extérieur, et, le front levé vers les cieux, absorber pour ainsi dire ces suaves émanations printanières qui fécondent l'âme et y réveillent tout un monde d'apparitions merveilleuses pleines de vie et d'allégresse. Il croit voir surgir du sein des buissons mille images fantastiques dont son imagination est seule créatrice, et qui n'appartiennent qu'à lui, car c'est en lui que réside le génie magique de la couleur, de la lumière, de la forme ; et de là le secret qui lui appartient de reproduire fidèlement, et sous l'aspect le plus pittoresque, les tableaux enchantés qui se succèdent dans son esprit. Qui m'empêche de rompre avec cette odieuse manière de vivre ? Ce vieillard surnaturel a semblé constater qu'une vocation réelle m'entraînait à la pratique de l'art ; mais j'en crois surtout l'approbation tacite de son jeune et charmant compagnon. Car, à défaut de paroles, il m'a semblé lire dans son regard ce qui jusqu'alors n'avait été qu'un obscur pressentiment dormant au fond de mon cœur incapable de s'affranchir des doutes qui l'enchaînaient. — Ne puis-je pas, en échange du vil métier que je fais, devenir un peintre de talent !... »

En parlant ainsi, Traugott déploya çà et là tous les dessins qu'il avait faits jusqu'alors, et les examina d'un œil scrutateur. Bien des choses lui apparurent alors sous un aspect tout différent et bien plus flatteur qu'autrefois. Un des essais de sa première enfance frappa surtout vivement son attention. C'était une esquisse abrupte et grossière, mais pourtant bien reconnaissable, du vieux bourguemestre avec son joli page, et il se rappela fort bien l'impression étrange que déjà à cette époque ces deux figures avaient produites sur lui. Il

se souvint qu'un jour entre autres, à l'heure du crépuscule, une fascination irrésistible lui avait fait délaissier ses compagnons de jeu pour se rendre à la Cour d'Artus, afin d'y copier son modèle favori avec toute l'application possible. À l'aspect de cette feuille, Traugott se sentit pénétré d'une vague et profonde mélancolie. Il devait comme d'habitude aller passer encore quelques heures au comptoir, mais il ne put s'y résoudre. Au lieu de cela, il sortit de la ville, et monta sur le Karlsberg, d'où il contempla la mer houleuse, les vagues bleuâtres et les nuages gris amoncelés en ce moment, sous des formes bizarres, au-dessus du promontoire d'Hela. Et il cherchait à surprendre dans l'horizon vaporeux l'horoscope de sa destinée future.

## II

Ne sais-tu pas, cher lecteur, que les révélations qui descendent dans notre âme du monde idéal de l'amour commencent par l'affecter d'une douleur aiguë et sans espoir ? Eh bien, tels sont aussi les doutes qui martyrisent le cœur de l'artiste à son début. Il voit, il comprend la perfection, la beauté suprême, et se débat sous l'impuissance de la réaliser. Mais bientôt un courage divin le ranime, il combat, il persévère, et à sa défiance de lui-même succède une douce inspiration qui l'échauffe et l'anime à poursuivre incessamment l'objet de ses vœux, duquel il approche de plus en plus, sans pourtant l'atteindre jamais.

Ce fut précisément ce découragement profond qui vint s'emparer de l'âme de Traugott, quand le lendemain matin il jeta un nouveau coup-d'œil sur les dessins épars sur sa table. Tout cela lui parut insignifiant et ridicule au suprême degré, et il se rappela alors les paroles d'un de ses amis profondément versé dans les arts, qui disait souvent qu'il résultait un grand abus, et peu de profit pour l'art, de ce que tant de gens prenaient pour une véritable vocation instinctive mainte excitation étrangère et exceptionnelle. Traugott n'était pas loin de regarder comme une provocation de cette espèce à son égard les peintures de la Cour d'Artus et l'apparition des deux personnages mystérieux. Il se condamna lui-même à retourner au comptoir, et il continua ses fonctions chez messire Elias Roos, en surmontant sa répugnance, qui pourtant l'oppressait quelquefois si violemment, qu'il lui fallait quitter la besogne pour respirer le grand air du dehors.

Messire Elias Roos manifesta le plus vif intérêt pour Traugott, et attribuait ses singularités à l'état maladif dont sa pâleur mortelle paraissait être un indice certain. Quelque temps s'était passé. La foire de la Saint-Dominique approchait. C'était après sa clôture que Traugott devait épouser Christina, et s'annoncer au monde commerçant comme l'associé en titre de messire Elias Roos. Il entrevoyait ce jour décisif comme le terme fatal de ses espérances, de ses rêves les plus chers, et il éprouvait un serrement de cœur chaque fois qu'il voyait Christina s'occupant avec un zèle infatigable de faire tout frotter et mettre en ordre dans l'appartement qui lui était réservé, plissant et drapant avec minutie les rideaux des croisées, et donnant de sa propre main le dernier poli aux ustensiles de cuivre.

Un jour, Traugott, dans la Cour d'Artus, entendit tout près de lui retentir, au plus épais de la foule, une voix dont le son bien connu le fit tressaillir. « Ce papier serait-il vraiment tombé si bas ? » disait-on. Traugott se retourna, et reconnut, comme il s'y attendait, le vieillard singulier qui s'adressait à un courtier pour le placement de quelques valeurs fort discréditées en ce moment. Derrière le vieillard, il aperçut le joli jeune homme, qui l'envisageait d'un regard empreint tout à la fois de tristesse et de bienveillance. Traugott s'approcha vivement du vieillard, et lui dit : « Permettez : Monsieur ! le papier que vous désirez négocier est bien au taux qu'on vient de vous indiquer, mais son cours ne saurait manquer de s'améliorer d'ici à peu de jours d'une manière très-sensible ; si vous voulez donc bien agréer mon conseil, attendez encore un peu de temps pour échanger ces valeurs.

—Eh, Monsieur ! répliqua le vieillard d'un ton passablement brusque, en quoi mes affaires vous regardent-elles ? Et savez-vous si à l'heure qu'il est ce chiffon de papier a pour moi la moindre valeur, tandis que de l'argent comptant peut m'être absolument nécessaire ? »

Traugott, passablement interdit de voir sa bonne intention si mal interprétée, faisait déjà mine de s'éloigner, quand il vit le jeune homme lui adresser de nouveau un regard suppliant, et presque les yeux en larmes. « Je parle dans votre intérêt, dit Traugott au vieillard avec empressement, et je ne souffrirai pas que vous subissiez une perte considérable. Je m'offre à prendre ce papier, à condition de vous remettre d'ici à quelques jours l'excédant de valeur qu'il doit acquérir.

» Vous êtes un singulier homme, dit le vieillard. Je consens au marché, quoique je ne comprenne guères quel motif vous engage à vouloir m'enrichir. » À ces mots, il lança un coup-d'œil étincelant à son jeune compagnon, qui baissa aussitôt ses jolis yeux bleus. — Tous deux suivirent Traugott chez lui, et le vieillard empocha d'un air sombre l'argent qu'on lui compta. Pendant ce temps-là, le jeune homme s'adressant à Traugott lui demanda si ce n'était pas lui qu'il avait vu, plusieurs semaines auparavant, dessinant un si joli croquis dans la Cour d'Artus. « C'est bien moi, » répliqua Traugott, et le souvenir de la scène ridicule au sujet de la lettre d'avis lui fit monter la rougeur au front.

« En ce cas, je ne m'étonne plus de votre procédé, » reprit le jeune homme ; mais le vieillard l'ayant regardé tout-à-coup d'un air irrité, il se tut sur-le-champ. Traugott ne pouvait se défendre vis-à-vis des deux étrangers d'une certaine anxiété, et il les quitta sans avoir sollicité d'autres informations sur leur compte. Il y avait en effet dans ces deux individus quelque chose de si singulier, que tous les commis du comptoir en furent même frappés. Le teneur de livres, garçon humoriste s'il en fut, avait fiché sa plume derrière son oreille, et la tête appuyée sur ses deux mains, il considérait le vieillard d'un œil perçant. « Dieu me garde ! dit-il après le départ des étrangers, avec sa barbe touffue et son manteau noir, il ressemblait à un vieux tableau de l'église paroissiale de Saint-Jean, *de anno* 1400. » Quant à messire Elias, malgré la contenance digne de l'étranger, et sa figure empreinte de cette majesté sévère des vieilles têtes allemandes, messire Elias le prit tout bonnement pour un juif polonais, et s'écria en souriant : « Sot animal ! vendre aujourd'hui ce papier dont on lui aurait donné dix pour cent de plus avant huit jours. » Il ne savait rien, à la vérité, de l'appoint conditionnel que Traugott s'était engagé à payer de sa poche, ce qu'il ne manqua pas de faire quelques jours plus tard, ayant rencontré de nouveau les deux étrangers dans la Cour d'Artus.

« Mon fils, lui dit alors le vieillard, m'a rappelé que vous étiez aussi artiste, j'accepte donc volontiers ce que j'aurais refusé d'une autre personne. » Ils se trouvaient alors

précisément auprès d'une des quatre colonnes de granit qui supportent la voûte de la salle, et à quelques pas du groupe peint que Traugott avait esquissé sur la lettre d'avis. Il ne se fit aucun scrupule de parler de l'extrême ressemblance que présentaient les deux personnages du tableau avec ses interlocuteurs. Le vieillard sourit d'une façon étrange ; il posa sa main sur l'épaule de Traugott, et lui dit à voix basse et d'un air réfléchi : « Vous ne savez donc pas que je suis le peintre allemand Godefroy Berklinger, et que c'est moi qui, il y a bien long-temps, et quand je n'étais encore qu'un apprenti, ai exécuté ces peintures qui paraissent tant vous plaire ? Dans ce bourguemestre, j'ai fait le portrait de ma propre personne, et mon fils a servi de modèle au jeune page, comme vous pouvez le voir aisément, en comparant leurs traits et leur taille. »

Traugott était muet d'étonnement, mais il réfléchit bientôt que le vieillard, qui s'imaginait être l'auteur de ces tableaux vieux de deux cents ans, était sans doute en proie à un égarement d'esprit particulier. « En vérité, dit le vieillard, en rejetant la tête en arrière et promenant avec fierté ses regards autour de lui, c'était pourtant une merveilleuse et florissante époque pour l'art, alors que j'ornais cette enceinte de ces peintures variées, en l'honneur du sage roi Artus et de sa noble table. Je crois bien que ce fut cet illustre prince lui-même qui, avec sa haute stature, s'approcha un jour de moi durant mon travail, et m'encouragea avec bienveillance à briguer l'honneur de la maîtrise que je n'avais pas encore obtenu.

— Mon père, interrompit le jeune homme, est un artiste comme il y en a peu, Monsieur, et vous n'auriez pas à regretter, s'il y consentait, de venir voir ses productions. » Le vieillard, après avoir fait encore un tour dans la salle déjà presque déserte, engagea aussi son fils au départ. Alors Traugott le pria de vouloir bien lui permettre d'aller voir ses tableaux. Le vieillard le contempla long-temps d'un œil pénétrant et sérieux ; enfin il répondit d'un ton solennel : « C'est en effet une prétention assez hardie de votre part, que de vouloir dès à présent pénétrer dans le sanctuaire intime de l'art, vous qui n'avez pas même commencé votre apprentissage. Mais soit ! si vos yeux sont encore trop débiles pour voir parfaitement, du moins vous pressentirez !... Venez chez moi demain matin de bonne heure. » Et il lui indiqua sa demeure.

Le lendemain donc, Traugott s'empressa de se débarrasser de ses affaires, et il courut à la maison que le singulier vieillard occupait dans une rue écartée. Le jeune homme, vêtu tout-à-fait à l'ancienne mode allemande, lui ouvrit la porte et le conduisit dans une vaste chambre, au centre de laquelle était assis le vieillard sur un petit escabeau, devant une grande toile couverte d'une seule teinte grise uniforme. « Vous arrivez à propos, Monsieur, s'écria le vieillard, car je viens précisément de mettre la dernière main à ce grand tableau, qui m'occupe depuis plus d'un an et m'a coûté bien du travail. C'est le pendant d'une autre toile d'égale dimension, représentant *le paradis perdu*, que j'ai achevée l'année dernière, et que vous apercevez là-bas. Celui-ci, comme vous voyez, est *le paradis retrouvé* ; mais je verrais avec peine que cela vous donnât lieu d'en vouloir chercher trop subtilement le sens allégorique. Il n'y a que les pauvres esprits ou les mazettes capables d'inventer des allégories en peinture. Mon tableau ne doit pas signifier, il doit être ! Ne trouvez-vous pas que ces riches groupes d'hommes, d'animaux, de pierres, de fleurs, de fruits forment ensemble une harmonie merveilleuse, dont les sublimes accords font rêver à une glorieuse et éternelle béatitude. » Alors le vieillard se mit à indiquer mainte et mainte place de la toile ; il fit remarquer à Traugott la parfaite distribution des ombres et de la lumière produisant un clair obscur mystérieux, les couleurs éclatantes des fleurs et des métaux, les figurines fantastiques qui, surgissant des calices éblouissants des lys, voltigeaient au milieu des couples gracieux de jeunes garçons et de jeunes filles divinement beaux. Il lui désignait, comme

occupés à converser avec maints animaux étranges, des hommes graves dans la plénitude et la force d'une virilité féconde, qu'accusaient le feu de leurs regards, leur barbe brune et leurs mouvements décidés. Le vieillard accentuait de plus en plus ses paroles, dont le sens devenait toujours plus inintelligible. « Que ta couronne de diamants, ô mage sacré ! rayonne toujours sur ta tête ! s'écria-t-il enfin en fixant sur la toile des regards ardents, laisse tomber le voile d'Isis, qui déroba ton front aux regards indiscrets des profanes. Pourquoi serrer contre ta poitrine, avec tant de soin, les plis de ta robe flottante ? Je veux voir ton cœur ; c'est là la pierre sacrée tant cherchée par les sages, la clé divine de tous les mystères ! N'es-tu pas ma propre essence ? Pourquoi avances-tu si hardiment à ma rencontre : voudrais-tu lutter avec ton maître ? Crois-tu que le rubis qui scintille à la place de ton cœur puisse fondre le mien dans ma poitrine ? — Allons ! marche donc, viens à moi ! — Reconnais ton créateur ; — moi je suis ! » — Ici le vieillard chancela subitement comme frappé de la foudre. Traugott le reçut dans ses bras, et le jeune homme ayant avancé un fauteuil, ils y assirent le vieillard qui paraissait plongé dans un doux sommeil.

« Vous savez maintenant, Monsieur, dit le jeune homme à demi-voix, ce qu'il en est de mon bon vieux père. Un sort fatal a flétri pour lui toutes les fleurs de la vie, et depuis plusieurs années déjà, il est mort pour l'art qui était autrefois tout pour lui. Il passe des journées entières devant cette toile apprêtée, le regard fixe ; il appelle cela peindre, et vous avez vu quelle exaltation s'empare de lui quand il entreprend de décrire son chef-d'œuvre imaginaire. — En outre, il est poursuivi par une autre idée fixe qui me prépare une existence pleine de tourments et d'angoisse ; mais je m'y résigne comme à une fatalité invincible, qui m'associe sans espoir à sa condition déplorable. Suivez-moi, pour vous distraire de cette scène pénible, dans la pièce voisine, où vous verrez plusieurs tableaux peints par mon père dans toute la maturité de son talent. »

Quelle fut la surprise de Traugott à la vue d'une galerie de tableaux qu'on aurait volontiers attribués aux meilleurs maîtres de l'école flamande. La plupart étaient des scènes familières comme un Retour de chasseurs, une Société se divertissant à jouer, des Chanteurs répétant un concert, etc. Mais ces sujets si simples étaient empreints pourtant d'une certaine profondeur ; l'expression des têtes surtout offrait un caractère frappant de vérité et d'énergie.

Traugott se disposait à sortir de la salle, lorsqu'il aperçut auprès de la porte un tableau à l'aspect duquel il resta comme pétrifié. — C'était une vierge revêtue de l'ancien costume allemand, et miraculeusement séduisante, dont les traits offraient la plus surprenante ressemblance avec le jeune homme, si ce n'est que le visage du portrait avait plus de fraîcheur et d'éclat, et la taille plus de développement. Traugott tressaillit d'un ravissement indicible devant cette idéale image de femme. Pour la solidité et la vigueur du coloris, ce portrait eût rivalisé avec les meilleures productions de Van Dick. Ses yeux noirs jetaient sur Traugott un regard plein de langueur, et sur ses lèvres entrouvertes paraissait errer un doux et tendre murmure.

« Dieu ! mon Dieu ! s'écria Traugott avec un profond soupir, où la trouver ?

— Allons ! » dit le jeune homme.

Mais Traugott s'écria de nouveau comme dans un accès de démence : « Oui, c'est elle, la bien-aimée de mon cœur, que depuis si long-temps j'adore en secret, qui jusqu'ici ne m'était apparue qu'en rêve. Où peut-elle être ? » — Des larmes s'échappèrent des yeux du jeune Berklinger, qui paraissait, livré à l'émotion convulsive d'une douleur subite, se

contraindre péniblement pour affecter le calme. « Venez, dit-il enfin d'un air froid, ce portrait est celui de ma malheureuse sœur Felicitas. Vous ne la verrez jamais, elle est morte ! »

Traugott se laissa reconduire dans l'autre chambre, presque à son insu. Le vieillard était encore assoupi, mais tout-à-coup il s'éveilla en sursaut, et jetant sur Traugott un regard étincelant, il s'écria : « Que faites-vous ici, Monsieur ! » Le jeune homme s'approcha, et lui rappela qu'il venait lui-même d'expliquer à monsieur Traugott le sujet de son grand tableau. Berklinger parut retrouver ses souvenirs, il s'adoucit visiblement, et dit d'une voix plus modérée : « Pardonnez, Monsieur, cet oubli à un vieillard !

— Votre tableau, maître Berklinger, répondit Traugott, est en vérité d'une beauté rare, et je n'ai jamais rien vu de comparable. Mais combien ne faut-il pas d'études et de travail pour arriver à peindre de la sorte ? Je sens en moi un penchant violent et irrésistible pour la pratique de l'art, et je vous conjure avec ardeur de m'accueillir en qualité de votre élève. »

Le vieillard redevint tout-à-fait bienveillant et affable. Il ouvrit ses bras à Traugott, et lui promit de l'aider avec zèle de ses conseils.

En conséquence, Traugott ne laissa plus passer un jour sans se rendre chez le vieillard, et il fit bientôt de remarquables progrès. Cela lui fit prendre tout-à-fait en dégoût ses occupations de comptoir, et messire Elias Roos se plaignit enfin tout haut de sa négligence. Aussi, reçut-il avec un certain plaisir l'avis que Traugott, sous le prétexte d'une maladie de langueur, s'abstiendrait désormais de la gérance de ses affaires. Par le même motif, son mariage avec Christina fut remis aussi à une époque indéterminée.

« Votre sieur Traugott, dit un jour à messire Elias une de ses vieilles connaissances, paraît être rongé d'un chagrin secret ; peut-être quelque arriéré sentimental qu'il tient à solder avant son mariage ! Il est pâle comme un mort, et a l'air tout égaré.

— Ah bah !... répliqua messire Elias. — La petite friponne de Christina lui aurait-elle joué quelque tour ? poursuivit-il après une pause, le teneur de livres, cet âne amoureux, est toujours à la lorgner et à lui presser les mains, et Traugott est amoureux comme un fou de ma Christinette, cela est positif. Peut-être qu'un accès de jalousie... Je veux le tâter là-dessus ! »

Mais messire Elias eut beau faire, il ne put rien découvrir, et il dit à son vieil ami : « Notre cher Traugott est un singulier corps ! mais il faut le laisser agir à sa guise. S'il n'avait pas cinquante mille thalers dans mon commerce, je saurais bien quel parti prendre, car il ne fait plus rien absolument ! » Traugott aurait alors joui comme artiste d'un bonheur parfait, s'il n'avait eu le cœur déchiré par son ardent amour pour la belle Felicitas, dont l'image lui apparaissait souvent en songe. Mais le portrait avait disparu, et Traugott ne pouvait adresser au vieillard la moindre question à ce sujet sans exciter sa colère. Du reste, le vieux Berklinger était devenu de plus en plus confiant, et il consentit à recevoir de Traugott, en guise d'honoraires, un grand nombre d'objets dont était dépourvu son modeste ménage.

Traugott apprit par le jeune Berklinger que le vieillard avait souffert d'une duperie évidente à la vente d'une collection de tableaux, et que le papier qui lui avait été négocié, provenant du prix de cette vente, était le reste de leur mince fortune.

Du reste, Traugott ne pouvait parler confidentiellement au jeune homme que fort rarement ; le vieillard le surveillait avec beaucoup de soin, et il lui adressait aussitôt une sévère injonction, chaque fois qu'il le voyait entamer avec son nouvel ami une conversation familière et affectueuse. Cela faisait sur Traugott une impression d'autant plus pénible, qu'il aimait extrêmement le jeune homme à cause de sa frappante ressemblance avec Felicitas. — Oui, souvent même il lui semblait à le voir, que l'image chérie lui apparaissait en réalité, il croyait respirer la douce haleine de la bien-aimée, et il aurait alors voulu presser contre son cœur le jeune Berklinger, comme si c'eût été sa sœur.

### III

L'hiver était passé : déjà l'aimable printemps faisait reverdir les bois et émaillait les prairies. Messire Elias Roos en profita pour engager Traugott à se mettre au régime du petit-lait et des eaux minérales. Christina se réjouissait de voir approcher le moment de son mariage, et pourtant Traugott n'était guère assidu auprès d'elle, et avait presque oublié leurs engagements mutuels.

Un règlement de compte indispensable avait une fois retenu Traugott au comptoir toute la journée, et il fut obligé de renoncer à sa leçon de peinture. Ce ne fut qu'à la chute du jour qu'il put s'esquiver pour se rendre à la demeure éloignée de Berklinger. Il ne trouva personne dans l'antichambre ; mais les sons d'un luth, qui partaient d'une pièce voisine, le frappèrent : c'était la première fois qu'il entendait faire de la musique dans la maison. Il prêta l'oreille. Les douces modulations d'une voix plaintive s'alliaient par intervalles aux accords de l'instrument. Enfin, il s'avança et ouvrit la porte. Ciel ! devant lui une femme assise, le dos tourné, vêtue de l'ancien costume allemand, avec une haute collerette dentelée, exactement comme le portrait de Felicitas. Au bruit que fit naturellement Traugott en entrant, la musicienne se leva et tourna la tête en déposant son luth auprès d'elle.

« Felicitas ! c'est elle ! » s'écria Traugott avec un transport de joie. Il voulait se précipiter aux genoux de cette apparition divine et adorée, quand il se sentit appréhendé au collet par une main vigoureuse, et entraîné en arrière avec une force athlétique. « Misérable ! infâme ! s'écria le vieux Berklinger, en le poussant violemment sur le seuil, c'était donc là ta passion pour l'art ! — C'est à ma vie que tu en veux ! » Et en même temps il fit un dernier effort pour le jeter dehors, et il s'armait déjà d'un large couteau. — Traugott descendit l'escalier, éperdu, et rentra en courant chez lui à moitié fou de terreur et de joie.

Il se roulait dans son insomnie sur sa couche : « Felicitas ! Felicitas ! s'écria-t-il dans l'égarément de la douleur et de sa passion, tu existes, et il me sera interdit de te voir, de te presser contre mon cœur !... Tu m'aimes : ah ! je le sais, à l'angoisse douloureuse qui m'opprime je sens que tu m'aimes... » Les rayons du soleil pénétrèrent enfin dans sa

chambre. Il se leva alors, et résolut, quoi qu'il en pût coûter, de découvrir le mystère que recélait la maison de Berklinger. Il se rendit en hâte à son logis ; mais quelle fut sa stupéfaction en trouvant les fenêtres toutes grandes ouvertes, et des servantes occupées à approprier les chambres. Il eut aussitôt le pressentiment de la vérité. Berklinger avait, à l'entrée de la nuit, quitté la maison avec son fils, et était parti pour une destination inconnue. Une voiture attelée de deux chevaux avait reçu une caisse pleine de tableaux et deux petites malles contenant presque tout le modeste avoir du vieux peintre, qui s'était éloigné lui-même, deux heures après, avec son fils.

Traugott fit de vaines recherches pour savoir quelle route ils avaient pu suivre ; aucun loueur n'avait fourni de voiture ni de chevaux aux deux personnes signalées par Traugott. Il n'apprit rien de plus précis aux barrières de la ville. Bref ! Berklinger avait disparu comme si Méphistophélès l'eût emporté à travers les airs sous son manteau. Désespéré, Traugott rentra précipitamment chez lui. « Elle est partie ! partie ! la bien-aimée de mon âme ! C'en est fait ! tout est perdu !... » Telle fut l'exclamation du jeune homme en passant sur le perron, où se trouvait justement messire Elias Roos, pour regagner sa chambre.

« Grand Dieu ! miséricorde ! s'écrie à son tour messire Elias en bourrant sa perruque ; — Christina ! Christina ! poursuivit-il d'une voix retentissante, vilaine enfant, fille mal apprise !... » Les garçons du comptoir accoururent, saisis de frayeur ; le teneur de livres, l'air consterné, disait : « Monsieur Roos ! monsieur Roos ! » Mais celui-ci continuait à crier : « Christina ! Christina ! »

Mademoiselle Christina parut sur le seuil de la porte, et après avoir relevé de la main le large bord de son chapeau de paille, demanda en souriant ce qu'avait son papa à mugir de la sorte. — « De semblables équipées ne me conviennent pas du tout, continua messire Elias en s'avançant vers Christina d'un air menaçant : mon gendre est d'un caractère mélancolique, et c'est un Turc pour la jalousie : j'entends qu'on reste gentiment au logis, sinon il arrivera ici quelque malheur ! Le cher associé est là pourtant qui se lamente et jette les hauts cris sur vos habitudes vagabondes, Mademoiselle ! » —

Christina, ébahie, consulta du regard le teneur de livres ; mais celui-ci tourna vers le comptoir un coup-d'œil significatif, en paraissant indiquer l'armoire aux verres où messire Elle avait l'habitude de serrer le flacon de liqueur.

« Qu'on entre ici bien vite consoler son petit mari ! » ajouta messire Elias, et il s'éloigna. Christina alla jusqu'à sa chambre pour s'ajuster un peu, pour donner le linge, s'entendre avec la cuisinière au sujet du rôti du lendemain, et se faire raconter par la même occasion quelques cancans ; et après cela son intention était bien d'aller s'informer de ce qui était arrivé au cher futur.

Tu n'ignores pas, cher lecteur, qu'il faut absolument, dans une position comme celle de Traugott, passer par un certain nombre de sensations successives qui se reproduisent constamment. Aux premiers transports du désespoir, succède un engourdissement stupide précurseur de la crise ; puis l'âme se repose dans une douleur moins vive, dont la nature profite pour rétablir l'équilibre. C'est dans cette disposition d'esprit mélancolique que Traugott, quelques jours après, était assis au sommet du Karlsberg, d'où il contemplait les vagues de la mer et les nuages gris amoncelés encore sur le promontoire d'Hela. Mais il ne cherchait plus cette fois à y lire le pronostic de son avenir. Tout avait disparu, ses espérances et ses pressentiments. « Ah ! dit-il, ce n'était qu'une amère déception que cette prétendue vocation d'artiste. Le portrait de Felicitas

fut l'appât trompeur qui m'entraîna à prendre pour des réalités les rêves d'une imagination malade. C'en est fait, je me rends ; reprenons notre chaîne, le sort en est jeté ! » —

Traugott reprit ses occupations commerciales, et le jour de son mariage avec Christina fut de nouveau précisé. — La veille de ce jour même, Traugott était dans la Cour d'Artus, et regardait, plein d'une sombre tristesse, les deux mystérieuses figures du vieux bourguemestre et de son page, lorsque le courtier auquel il avait vu Berklinger proposer l'acquisition de ses valeurs, s'offrit tout-à-coup à ses yeux.

Sans s'en rendre compte, et presque involontairement, il alla à lui, et lui demanda s'il connaissait par hasard le singulier vieillard à la barbe noire et touffue qui venait habituellement quelque temps auparavant à la Bourse. — « Comment ne connaîtrai-je pas, répondit celui-ci, le vieux peintre fou Gottfried Berklinger ?

» Et savez-vous, poursuivit Traugott, ce qu'il est devenu, quel est le lieu de son séjour ?

» Sans contredit, répliqua le courtier, il est depuis quelque temps à Sorrente avec sa fille. — Avec sa fille Felicitas ! s'écria Traugott d'une voix si retentissante, que tout le monde se retourna vers lui.

» Oui vraiment ! reprit son interlocuteur, c'était le joli jeune homme qui accompagnait partout le vieillard. La moitié de Dantzig le connaissait pour une jeune fille, quoique le vieux fou s'imaginât en faire un mystère à tout le monde. On lui avait prédit que la première liaison de cœur formée par sa fille serait pour lui le signal d'une mort terrible : voilà pourquoi il cherchait à déguiser son sexe, et la produisait sur la place comme un garçon. »

Traugott resta stupéfait ; puis il se mit à courir à travers les rues, il franchit la barrière, et s'enfonça dans les bois en s'écriant dans son délire : « Ô malheureux que je suis ! c'était elle, elle-même ! Je me suis assis cent fois à ses cotés ; j'ai respiré son haleine, j'ai pressé ses mains délicates, j'ai vu son œil ravissant fixé sur moi, j'ai entendu sa voix si douce... et je l'ai à jamais perdue !... Non cela ne sera pas : je veux courir à sa recherche sous le beau ciel d'Italie, dans le pays des arts. — Je reconnais le doigt de la fatalité !... Partons, partons : À Sorrente ! » —

Il s'empressa de retourner au logis, où il tomba à la rencontre de messire Elias, qu'il saisit par la manche, et entraîna dans sa chambre. — « Je n'épouserai jamais Christina, lui cria-t-il, je trouve qu'elle ressemble à la *Voluptas* et à la *Luxuries* des fresques de la Cour d'Artus, et qu'elle a les cheveux de l'*Ira* leur compagne. — Ô Felicitas ! Felicitas ! ma belle bien-aimée ! je te vois étendant les bras vers moi avec une tendresse passionnée... J'accours ! me voici ! — Et sachez-le bien, poursuivit-il en saisissant violemment son associé consterné, vous ne me reverrez jamais dans votre infâme comptoir ! Qu'ai-je à démêler avec vos maudits brouillards et vos grands livres ? Je suis peintre, excellent peintre, digne élève de Berklinger ! voilà mon maître, mon père, mon tout ! tandis que vous ne m'êtes rien, absolument rien. » —

En même temps il secouait avec frénésie le pauvre messire Elias, qui se mit à crier : « Au secours ! au secours ! accourez tous, mon associé a le transport, mon gendre est devenu fou — au secours ! »

Tous les employés du comptoir accoururent ; Traugott avait lâché messire Elias, et était retombé, épuisé, sur une chaise. On s'empressa autour de lui ; mais en le voyant se

relever subitement et s'écrier, avec un regard farouche : « Que voulez-vous ! » chacun s'écarta du même mouvement, et se hâta de sortir, messire Élie Roos le premier. Bientôt après, un léger frôlement comme d'une robe de soie se fit entendre derrière la porte, et une voix demanda : « Serait-il vrai que vous fussiez tout-à-fait devenu fou, mon cher monsieur Traugott ? ou bien n'est-ce qu'une plaisanterie ? »

C'était Christina. — « Je ne suis nullement devenu fou, ma belle enfant, répondit Traugott, et je plaisante encore bien moins. Quant à notre mariage, c'est une affaire terminée, je ne serai jamais voire mari, ma chère.

» Oh bien cela n'est pas si urgent, répliqua Christina avec sang-froid ; depuis quelque temps vous ne m'inspirez pas grande sympathie, et il est d'autres gens qui sauront mieux apprécier leur sort quand ils donneront leur nom à la jolie et riche mademoiselle Christina Roos. Votre servante ! » À ces mots elle s'éloigna.

» Elle veut dire le teneur de livres, » pensa Traugott devenu plus calme : il se rendit dans le cabinet de messire Elias, et lui expliqua catégoriquement qu'il ne fallait plus en rien compter sur lui, ni comme gendre, ni comme associé. Messire Elias entra fort bien dans ses raisons, et ne se lassa point de répéter devant tous les commis qu'il rendait grâce au Ciel d'être enfin débarrassé de cet original de Traugott, tandis que celui-ci était déjà bien loin de Dantzig.

#### IV

Traugott vit s'ouvrir devant lui une vie nouvelle et pleine de charmes, lorsqu'il eut enfin touché la terre, objet de tous ses vœux. À Rome, les artistes allemands l'accueillirent comme camarade d'études, ce qui lui fit prolonger son séjour dans cette ville plus longtemps que semblait devoir le permettre son ardent désir de retrouver Felicitas après une si cruelle séparation. Mais la passion de Traugott s'était pour ainsi dire amollie, et n'occupait plus son cœur que comme un songe délicieux dont la suave influence l'animait comme une seconde nature, et toutes ses actions, l'exercice même de son art, lui semblaient autant d'aspirations vers la région idéale et sublime des pressentiments surhumains.

Chaque image de femme qu'il parvenait à créer avec une véritable inspiration d'artiste, ressemblait à la séduisante Felicitas. Ses jeunes compagnons furent vivement frappés de ces traits magiques et divins dont ils cherchaient en vain l'original dans Rome, et ils assaillaient Traugott de mille questions à ce sujet. Mais Traugott n'osait faire le récit de sa singulière aventure. À la fin pourtant il arriva qu'un de ses anciens amis de Königsberg, nommé Matuszewski, qui s'était aussi complètement adonné à la peinture, annonça formellement avoir rencontré dans Rome la jeune fille que Traugott prenait pour modèle dans tous ses tableaux.

Qu'on se figure le ravissement de celui-ci. Il ne fit pas plus long-temps un mystère des circonstances qui l'avaient si puissamment voué à l'art et conduit en Italie ; et l'on

trouva son histoire si étrange et si intéressante, que chacun fit le vœu de s'occuper assidûment de retrouver la belle mystérieuse.

Matuszewski fut le plus tôt favorisé par le sort. Il eut bientôt découvert la demeure de la jeune fille, et s'assura qu'elle était en effet la fille d'un vieux peintre pauvre occupé alors à badigeonner les murs de l'église *Trinità del Monte*. Traugott n'eut rien de plus pressé que de se rendre dans cette église avec son ami, et il crut reconnaître au haut d'un grand échafaudage le vieux Berklinger. Alors les deux jeunes gens se rendirent aussitôt à sa demeure, à son insu.

« C'est elle ! s'écria Traugott en apercevant la fille du peintre sur le balcon, occupée d'un travail de femme. — Felicitas ! ma Felicitas !... » et Traugott se précipita dans la maison, délirant de joie. La jeune fille le vit entrer avec un saisissement de frayeur ; elle avait tous les traits de Felicitas, mais ce n'était pas elle ! — Une aussi amère déception fit saigner le cœur de l'infortuné Traugott, qui eût mieux aimé recevoir vingt coups de poignard. Matuszewski mit la jeune fille au fait en peu de mois. Elle était miraculeusement belle, dans sa confusion pleine de grâces, avec ses joues empourprées et les yeux baissés ; et Traugott, qui voulait d'abord s'éloigner précipitamment, demeura immobile et comme fasciné, en jetant encore un regard de regret sur la charmante enfant.

Son compagnon sut adresser à l'aimable Dorina mille compliments gracieux, et adoucir ainsi l'impression pénible que cette scène singulière lui avait causée. Dorina releva les franges noires qui voilaient ses beaux yeux, et dit, en adressant aux étrangers un sourire plein de charme, que son père serait bientôt de retour de son travail, et se réjouirait de trouver chez lui des artistes d'Allemagne, pour qui il professait en général une grande estime. Traugott fut obligé de convenir qu'à l'exception de Felicitas, aucune jeune fille ne l'avait aussi profondément ému que Dorina à la première vue. C'était en effet presque une autre Felicitas : seulement, ses traits parurent à Traugott plus accentués, et sa chevelure plus foncée. C'était deux portraits d'une seule femme ; l'un peint par Raphael, et l'autre par Rubens.

Le père de la jeune fille ne se fit pas long-temps attendre, et Traugott reconnut combien la hauteur à laquelle était le vieillard dans l'église l'avait abusé. Au lieu du vigoureux Berklinger, celui-ci était un homme petit, chétif, et déprimé par la misère ; un reflet trompeur avait fait apparaître sur son menton, lisse et décharné, la barbe noire et touffue de Berklinger. — En raisonnant sur l'art, le vieillard développa de profondes connaissances pratiques, et Traugott résolut de continuer des relations dont les prémices exerçaient déjà sur lui une influence salutaire, après l'avoir d'abord si péniblement affecté.

Dorina, la grâce naïve, la candeur en personne, laissait clairement deviner le penchant de son âme pour le jeune peintre allemand, et Traugott y répondait avec effusion de cœur. Bref, il prit tant d'affection pour la jeune fille de seize ans, qu'il passait des journées entières dans le modeste intérieur du peintre. Bientôt, il établit son atelier dans une chambre spacieuse qu'il trouva vacante dans le voisinage ; il se fit enfin le pensionnaire du petit ménage, dont il améliora ainsi d'une façon délicate la triste position. Aussi le vieillard s'attendait naturellement à le voir devenir son gendre, ce qu'il lui avoua avec franchise.

Cette confiance fut pour Traugott un coup de foudre ; car alors seulement il songea sérieusement au but essentiel de son voyage. L'image de Felicitas lui apparut de

nouveau dans toute sa vivacité, et pourtant il ne pouvait se résoudre à s'éloigner de Dorina. Son imagination était impuissante à lui représenter la bien-aimée perdue comme unie à lui par des liens réels et positifs. Felicitas s'offrait à son esprit comme une vision spirituelle, avec l'idée qu'il ne pourrait jamais la posséder ni la perdre entièrement : idéale et éternelle intimité morale, sans nul espoir de possession matérielle. Mais il se représentait souvent Dorina comme étant sa femme bien-aimée, et alors un doux frémissement l'agitait, une secrète ardeur parcourait ses veines, et pourtant il lui semblait qu'en s'engageant par de nouveaux liens indissolubles, il trahissait son premier amour.

C'est ainsi que les sentiments les plus opposés luttèrent dans son âme ; il ne pouvait prendre un parti, et il évitait la rencontre du vieux peintre. Mais celui-ci imaginait que Traugott songeait à le tromper lui et sa fille. D'ailleurs, il avait déjà plus d'une fois parlé du prochain mariage de sa fille avec le jeune artiste comme d'une chose presque arrêtée, et ce n'était que dans cette croyance qu'il avait souffert les rapports familiaux établis entre Traugott et Dorina, qui sans cela pouvait voir sa réputation grièvement compromise. Le vieil Italien sentait son courroux fermenter, et un jour enfin il déclara positivement à Traugott qu'il lui fallait ou épouser sa fille, ou la quitter à l'instant, et qu'il ne souffrirait pas une heure de plus sa présence dans la maison sur le même pied.

Traugott, plein de dépit et d'un chagrin mortel, ne vit plus dans le vieillard qu'un vulgaire entremetteur. Sa propre condition chez cet homme lui parut méprisable ; et il se faisait des reproches amers d'avoir abandonné ainsi Felicitas. Il prit congé de Dorina, le cœur navré, mais il rompit violemment cette séduction dangereuse. Il se mit précipitamment en route pour Naples, pour Sorrente.

Il passa une année à la recherche assidue de Berklinger et de sa fille Felicitas, mais ce fut en vain : on ne put lui fournir aucun renseignement sur leur compte. Un vague soupçon, fondé sur le bruit qu'un vieux peintre allemand avait séjourné à Sorrente deux ou trois ans auparavant, fut le seul fruit de ses investigations. Épuisé par cette longue anxiété, Traugott se fixa définitivement à Naples, et peu à peu l'ardeur qu'il mit à cultiver de nouveau la peinture affaiblit ses regrets et lui rendit le souvenir de Felicitas moins amer. Mais il ne pouvait rencontrer aucune jeune fille ayant dans ses traits ou dans sa tournure le moindre rapport avec Dorina, sans ressentir la perte de cette douce et chère enfant de la manière la plus douloureuse. Durant son travail, il est vrai, il ne pensait point à Dorina, mais à Felicitas, qui était toujours son idéal de prédilection.

Enfin, il reçut des lettres de sa patrie : messire Elias Roos avait fait ses adieux au monde, comme le lui annonçait l'homme d'affaires du vieux négociant ; et la présence de Traugott était nécessaire à Dantzig pour liquider l'association vis-à-vis du teneur de livres, qui avait épousé mademoiselle Christina et continué les opérations commerciales. Traugott partit directement pour sa ville natale.

Le voilà de nouveau dans la Cour d'Artus, près de la colonne de granit et vis-à-vis du bourguemestre à cheval ; et il réfléchissait à la bizarre aventure qui avait eu sur sa vie une influence si funeste. Pénétré d'une profonde mélancolie, il contemplait le jeune page qui semblait fixer sur lui des regards vivants, et murmurer avec une douce langueur : tu n'as donc pas pu rester séparé de moi ! —

« Oh ! oh ! mes yeux ne me trompent-ils pas ? votre grâce est-elle réellement de retour à Dantzig, fraîche et bien portante, et complètement guérie de cette noire mélancolie ? »  
— Ces mots, prononcés d'une voix glapissante, retentirent tout-à-coup à l'oreille de

Traugott : c'était notre ami le courtier. — « Je ne l'ai pas trouvé, répondit Traugott involontairement.

— Qui donc ? qui est-ce que votre honneur n'a pas trouvé ? » fit le courtier.

Traugott répliqua : « Le peintre Berklinger et sa fille Felicitas. Je les ai cherchée dans toute l'Italie ; à Sorrente, personne n'a su m'en donner de nouvelles. » À ces mots, le courtier le regarda d'un air ébahi, et dit en balbutiant : « Plait-il ? où votre grâce a-t-elle cherché, dites-vous, le vieux peintre ?... En Italie ?... à Naples, à Sorrente ?...

— Eh bien sans doute ! » répliqua Traugott avec dépit ; mais le courtier de s'écrier en frappant des mains coup sur coup : « Ô bonté divine ! mais monsieur Traugott...

— Eh bien, où donc y a-t-il là de quoi provoquer une telle surprise ? reprit Traugott, à quoi bon gesticuler ainsi comme un fou ! ne peut-on aller à Sorrente chercher sa maîtresse ? Eh bien oui ! j'aimais Felicitas, et je l'ai suivie. »

Mais le courtier se mit à frapper rapidement du pied gauche en répétant toujours : « Bonté divine !... » jusqu'à ce que Traugott l'ayant saisi brusquement, lui demanda d'un air très-sérieux : « Mais dites-moi donc, au nom du ciel, ce que vous voyez là de si singulier ? — Mais, monsieur Traugott, dit à la fin le courtier, ne savez-vous donc pas que le sieur Aloysius Brandstetter, notre honorable échevin et doyen, a donné à sa petite maison de campagne située dans le petit bois de sapins auprès du Karlsberg, et non loin du *Marteau de Conrad*, le nom de Sorrente ? C'est lui qui a acheté les tableaux de Berklinger, et il a recueilli chez lui le vieux peintre et sa fille, à Sorrente. C'est là qu'ils ont vécu plusieurs années, et il vous eût été facile, mon très-honoré monsieur Traugott, en prenant la peine de monter au sommet de Karlsberg, de dominer du regard le jardin où se promenait mademoiselle Felicitas, vetue de l'ancien et pittoresque costume allemand représenté par ces peintures. Vous pouviez vous dispenser de faire le voyage d'Italie. Depuis, le vieux peintre... Mais ceci est un triste récit à faire...

— Continuez toujours, dit Traugott d'un air sombre. — Eh bien, poursuivit le courtier, le jeune Brandstetter, à son retour d'Angleterre, vit mademoiselle Felicitas, et en devint épris. Il la surprit seule au jardin, tomba à deux genoux devant elle d'une façon très-romantique, et lui jura de la délivrer, en l'épousant, de la tyrannie dont elle était victime. Mais le vieillard était à quelques pas de là, sans que les deux jeunes gens s'en fussent aperçus, et au moment où Felicitas disait : « Je vous donne ma foi ! » il tomba à la renverse avec un cri étouffé... il était mort. — On assure que le cadavre offrait un aspect horrible, et qu'il était bleu et sanglant par suite de la rupture inexplicable d'une artère principale. De ce moment, mademoiselle Felicitas prit en aversion le jeune monsieur Brandstetter, et elle épousa enfin le conseiller de justice criminelle Mathesius de Marienwerder. Votre honneur peut se faire présenter à madame la conseillère à titre d'ancien ami. Marienwerder est beaucoup moins loin que la véritable Sorrente d'Italie. L'honorable dame doit être en bonne santé, et avoir déjà fait baptiser plusieurs petits enfants. »

Traugott s'enfuit muet et consterné. Ce dénouement l'accablait d'un horrible sentiment de dégoût. « Non ! s'écria-t-il, ce n'est pas elle, ce n'est pas Felicitas, cette image céleste qui a allumé dans mon cœur une passion infinie, et que j'avais toujours eu sans cesse devant les yeux comme mon étoile propice d'où émanaient en purs rayons les plus douces espérances. Felicitas, Felicitas, femme d'un conseiller criminelle, madame Mathesius ? ha !... ha !... madame Mathesius ! »

Plein d'un désespoir farouche, Traugott riait aux éclats. Il prit sa course vers la porte Oliva, et courut à travers Langfuhr jusqu'au Karlsberg. Il plongeait ses regards sur Sorrente : les larmes lui jaillirent des yeux. « Ah ! s'écria-t-il, puissance suprême ! de quelles blessures profondes et incurables ta cruelle ironie ne rend-elle pas victimes les faibles créatures humaines ! — Mais non ! non ! pourquoi l'enfant porte-t-il sa main à la flamme pour se plaindre de la souffrance aiguë qu'il endure, au lieu de jouir paisiblement de la lumière et de la douce chaleur. La fatalité m'avait ensorcelé ; mon regard troublé méconnut les lois de la Providence céleste, et dans ma folle témérité, parce qu'il plut à Dieu d'éveiller à la vie par un miracle cette image idéale enfantée par le génie de l'artiste, j'imaginai qu'il me serait permis de l'enchaîner, comme un être semblable à moi, dans l'étroite circonférence de notre pitoyable dépendance terrestre. Non ! non, Felicitas ! je ne t'ai point perdue ! tu m'appartiendras à jamais, car tu n'es en réalité que le génie de l'art qui m'inspire... C'est maintenant, maintenant seulement que je te reconnais. Quoi de commun entre nous et la conseillère criminelle Mathesius ? rien assurément.

— Je ne saurais en effet, l'interrompit quelqu'un, mon honorable monsieur Traugott, ce qu'il pourrait y avoir de commun... »

Traugott, réveillé comme d'un rêve, se retrouva sans savoir comment dans la Cour d'Artus, appuyé contre la colonne de granit. Celui qui avait prononcé ces mots était le mari de Christina, et il remit à Traugott une lettre qui venait d'arriver de Rome à l'instant même.

Matuszewski écrivait à son ami.

« Dorina, mon très-cher ami, est plus jolie et plus gracieuse que jamais, sauf une légère pâleur résultant du chagrin de ton absence. Elle t'attend avec une impatience sans égale, car elle ne peut pas supposer un instant que tu puisses l'oublier jamais : elle t'aime du plus profond de son âme. Quand te reverrons-nous ?... »

Je suis enchanté, dit Traugott au mari de Christina, après cette lecture, que nos affaires se soient terminées aujourd'hui, car je pars demain pour Rome, où je suis ardemment désiré par une épouse bien-aimée.





# À la plume et au pinceau

Recueil de nouvelles du XIXe siècle sur le thème de la peinture

Comment le romancier réaliste exploite-t-il l'art de la peinture pour exprimer sa vision de la fiction littéraire ?

Objet d'étude seconde :

**Le roman et la nouvelle au XIXe siècle : le réalisme et le naturalisme**

Nouvelles incluses dans ce volume :

*Le Chef d'Œuvre Inconnu*, Honoré de Balzac

*Pierre Grassou*, Honoré de Balzac

*Le Modèle*, Maupassant

*La Cour d'Artus*, E.T.A. Hoffmann

Première de couverture :

*L'atelier du peintre* de Gustave Courbet